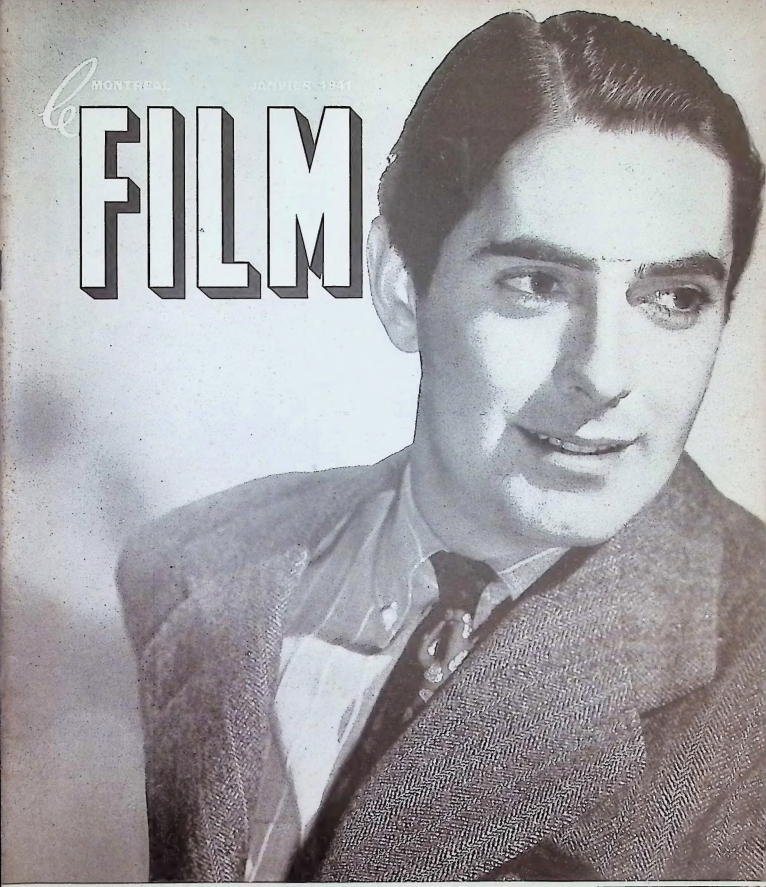
MONTREAL JANVIER 1941

le FILM



TYRONE POWER

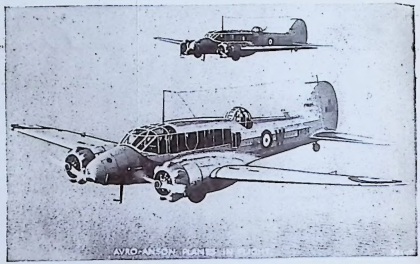
DEUX FRANCAIS DE HOLLYWOOD:

CLAUDETTE COLBERT
CHARLES BOYER

Radio et Cinéma . . .

Beaux-Arts et Littérature . . .

Histoire, Aventures, Documentation . . .



Actualité, Photos de la guerre . . .

On trouve tout dans Le Samedi,

absolument tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire ! En ces temps d'économies forcées, voilà $3.50 qui seront bien placés . . . Du nouveau : chaque semaine une page de Jeux de société !

Sports, Voyages . . .

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, *rue de Bullion.* Montréal, P. Q.

LE FILM

22e année, No 6

Montréal, janvier 1941

Sommaire

La Vie d'une artiste n'est pas toujours rose, par Rosemary Lane 4

L'Origine du "Mystère Garbo" 8

Une année qui débute bien 10

Robert Preston 6

Nouvelles de la France 7

Claudette Colbert par Louise Gilbert-Sauvage 12

Ida Lupino 15

Basil Rathbone, gentleman anglais 16

NOTRE ROMAN COMPLET :

L'Amour Triomphe, par Jean Mariat

Seront-ils grandes vedettes en 1941 ? 25-26

Conrad Veidt 42

La Brigade sauvage, scénario 45

Berlingot et Cie, scénario 46

Radio-Courrier, par Germaine 47

Mes petites enquêtes, par Germaine Plante 49

Les Mots Croisés 50

Rédacteur en chef : ROLAND PREVOST

Correspondante en France : JULIETTE CABANA

Correspondante à Hollywood : Louise GILBERT-SAUVAGE

Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL

AU NUMERO .. .. 10 cents

ABONNEMENT $1.00

EN VENTE LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

Téléphone : PLateau 9638

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

Membres de l'A. B. C.

975, rue de Bullion, - - - Montréal (Canada)

DECOUVERTE DE L'OEIL

Sous ce titre énigmatique, un écrivain très observateur, Fernand Divoire, écrivit naguère une étude sur le cinéma, dont nous détachons ce passage. Savoir regarder est une habitude d'esprit dont nous, Canadiens français, manquons trop souvent, comme le prouve notre indigence en conteurs de talent :

CURIEUX . . . le cinéma, sensation nouvelle, nous a fait découvrir certaines lois de notre œil, qui étaient vieilles comme l'œil humain.

Curieux encore . . . Le parlant n'y a rien changé : le cinéma reste un art fait pour l'œil. Le parlant a réussi à pénétrer tout le cinéma. Il n'a pas réussi à en changer les lois et les rythmes qui restent rythmes et lois pour l'œil seul.

Lois de l'œil. Lois de ce qui est fait pour être regardé. Depuis toujours nous avions des yeux pour regarder. Mais nous ne connaissions pas les lois de l'œil. C'est que nous avions, avant le cinéma, bien peu de choses faites pour être *seulement* regardées. Le feu des étoiles atteint tout notre être. Les paysages s'entourent de bruits, de silences, d'odeurs. La peinture est rarement faite « en exclusivité » pour l'œil ; elle s'embarrasse de règles intellectuelles et de littérature. L'architecture émeut en nous la vie des nombres. Je vous dis : pour l'œil seul, il n'y a que le cinéma.

Le cinéma, donc, à son début, a été un phénomène si purement visuel que nous avons eu tout le temps, grâce à lui, de découvrir les caractéristiques de l'œil.

Et d'abord, la rapidité : nous avons plus vite fait de voir que de lire ou d'entendre conter. On peut donc, dans un même nombre de secondes, nous montrer beaucoup plus de choses qu'on ne peut nous en dire. Et, comme chaque chose, nous l'avons vue d'un seul coup d'œil, il faut que la vue change perpétuellement. Dès qu'on a su cela, le cinéma était sur la voie de la recherche de son rythme. Rythme qui, nous le savons tous, n'est pas le même pour tous les peuples.

Autre chose : puisque l'œil permet plus de rapidité que l'oreille, il est moins obligé de choisir.

Dans une pièce de théâtre, par exemple, les détails qui s'écartent d'une certaine unité de l'action sont supprimés : dans le cinéma, ils ne sont point une gêne mais une richesse.

Voir, en passant et toujours d'un coup d'œil, une rue, cela nous apporte un petit quelque chose qui complètera l'ensemble de notre vision. Ce petit quelque chose, il est déjà enregistré. Dans la seconde même, au moment où la rue apparaît devant nous, notre regard est déjà au bout de la perspective. Et nous avons tout vu, comme les femmes qui, ayant rencontré une autre femme, peuvent, le soir, décrire sans erreur tous les détails de sa toilette.

Conséquence : l'importance des choses que nous *voyons* n'est pas la même que celle que nous *entendons*. Exemple : nous nous déplaçons pour les actualités. Comme ça remue, ça nous intéresse toujours ; mais, s'il fallait que nous lisions, même dans un journal, la description de telle ou telle cérémonie qui se répète toutes les semaines, à la quatrième ligne nous nous endormirions ou nous deviendrions enragés. Au cinéma, ça passe, puisque tout passe.

Autre conséquence : presque tout passe si rapidement devant nous que, dans ce mouvement même, nous prenons un plaisir qui est quelquefois suffisant. Nous admettons finalement dans le cinéma une certaine absence d'effort autre que « visuel ».

Ainsi, l'œil s'amuse de petits fragments comme des petits morceaux d'une glace cassée.

Peut-être, en réfléchissant un peu, trouverions-nous encore d'autres caractéristiques de l'œil . . . FERNAND DIVOIRE

La vie d'une artiste n'est pas toujours rose

par ROSEMARY LANE

Au NOM des Lane Sisters — et nous sommes quelques-unes, savez-vous — je saute sur l'occasion qui m'est offerte de protester contre un abus qui sévit dans ce pays. Nous réclamons une loi — oui, et même mille lois s'il le faut — pour interdire aux journalistes et chroniqueurs cinématographiques de prendre des vacances.

Si vous étiez ici, vous comprendriez. Un spectacle d'horreur s'offrirait à vous. Priscilla en est à son dix-septième crayon. Lola vient de détraquer sa quatrième machine à écrire, dont le ruban oppose une résistance épique à ses efforts pour le faire rentrer dans»le droit chemin. Quant à moi... Chut ! Cela fait la troisième nuit blanche que je passe, à essayer de me transformer, d'une actrice passable — à mon avis du moins — en une chroniqueuse que je vous laisse le soin de qualifier. Tout cela parce que les journalistes de métier sont en vacances.

L'année prochaine, vous désirez des vacances, Madame... (ici, le nom d'une journaliste coupable d'avoir préféré le grand air et les joies du farniente à l'exercice consciencieux de son métier), j'exigerai un échange de bons procédés. Je prendrai votre place quelques jours, mais en revanche, vous prendrez la mienne devant les cameras de la Warner ; et vous pouvez commencer à vous y préparer dès maintenant.

Vous souriez. Vous prétendez que cela sera un plaisir. Très bien. Mais je vous préviens loyalement. Il faut vous attendre à être expulsée de votre lit à n'importe quelle minute entre 4 h. 30 et 5 h. 30 du matin.

Ce sera d'abord votre téléphone qui sonnera, sonnera. De guerre lasse, vous décrocherez l'appareil. Alors, le studio, qui ne se décourage jamais, enverra à votre porte un messager à moto, dont le klaxon remplacera avantageusement la sonnerie du téléphone, pour le plus grand dommage de votre tympan.

Peut-être aurez-vous le temps de prendre votre déjeuner, mais je ne vous le garantis pas. De six à huit, vous vous trouverez installée en face d'une glace en pied, avec trois ou quatre personnes papillonnant autour de vous, essayant de vous rendre conforme à l'image que vous devez présenter devant la camera pendant le reste de la matinée. Les coiffeurs, les maquilleuses et autres artistes ès beauté, s'arrachent et se renvoient votre visage, le lèvent, l'abaissent, le tournent à droite, à gauche, et recommencent.

ROSEMARY LANE et sa sœur PRISCILLA prennent un lunch hâtif au restaurant des studios Warner.

L'heure suivante, vous la passerez dans votre loge, où les habilleuses, dûment armées d'aiguilles et d'épingles s'occupent de vous. Le résultat, c'est que votre peau sera percée comme une écumoire avant que ces artistes du vêtement vous aient trouvée à leur goût... si ce moment bénî consent à sonner pour vous... '

De nouveau, un grincement à votre porte, suivi de hurlements épouvantables ! Un accident d'auto ? Non, ce n'est que l'assistant metteur en scène qui s'impatiente. Tout le monde est sur le plateau, et vous attend. Alors, vous vous précipitez, ou plutôt on vous précipite hors du salon d'habillage, et vous êtes traînée jusqu'à la chambre du son, où je vous le garantis, vous entendrez quelque chose qui sera du son, et même plus que du son.

Avez-vous déjà entendu la plainte de l'ingénieur du son constatant le retard d'un acteur ? Sinon, je vous conseille de passer une semaine dans une cage aux fauves quelconque, après vous être enfermée dans une cuirasse. Cela vous accoutumera toujours un peu.

Enfin, vous voilà sur le plateau, prête à tourner.

Mais qu'est-ce qui se passe. On braque sur vous un projecteur, dix projecteurs. La sueur ruisselle le long de votre visage, de votre dos, de vos bras. Le directeur, criant plus fort que tout le monde, réclame le silence. Mais voilà qu'une mouche, qui troublait depuis quelque temps de son bourdonnement ce fameux silence — on l'aurait troublé s'il avait régné — se pose sur votre dos. Un accessoiriste vient la chasser, et commence à vous asperger de fly-tox... ce qui ne contribue pas précisément à rendre l'atmosphère respirable. Les larmes vous viennent aux yeux... Votre maquillage n'est plus qu'un souvenir. Alors, il faut faire revenir le maquilleur, qui répare en pestant le dommage.

— Vous n'en avez pas encore assez. Il est 9 h. 30, maintenant, et vous commencez tout juste votre journée. Peut-être criez-vous déjà grâce, et préférez-vous abandonner tout de suite l'espoir de vacances pour l'année prochaine.

(Lire la suite page 43)

Vers le midi, LILI DAMITA est venue causer quelques instants avec son mari ERROL FLYNN qui tournait alors dans le grand film Warner, "The Sea Hawk".

Margaret Sullavan
(Photo M.-G.-M.)

Par l'intermédiaire du "Film", la charmante artiste MARGARET SULLAVAN envoie ses meilleurs souhaits à ses amis canadiens.

ROBERT PRESTON

A QUINZE ANS, il interprétait Jules César dans le drame immortel de Shakespeare. Et le plus extraordinaire, c'est qu'il était ainsi la vedette d'une des plus importantes troupes américaines. Notons en passant qu'à la tête de cette troupe se trouvait la mère de Tyrone Power, dont le mari était un acteur de renom.

Robert Preston a raconté quelque part avec quelle anxiété il entrait en scène ; entourés d'artistes expérimentés, il doutait de ses propres capacités. Mais les représentations succédaient aux représentations, avec un succès grandissant. Succès, cependant, qui ne suffit pas à emplir la caisse de la troupe. Les interprètes durent se chercher un emploi ailleurs.

Le jeune Preston fut assez heureux pour entrer presque aussitôt au Pasadena Community Playhouse, en même temps que Mme Tyrone Power. De là, il passa rapidement au cinéma où sa carrière, encore brève, est déjà riche de souvenirs. Il eut en effet des rôles de premier plan dans les productions suivantes : *King of Alcatraz, Illegal Traffic, Disbarred, Union Pacific, Beau Geste, Typhoon, Moon over Burma, North West Mounted Police.*

Né un 8 juin, Robert Preston (ne pas confondre avec Preston Foster) ne passa que deux ans dans son village natal, Newton Highlands, dans le Massachusets. Sa famille l'amena à Los Angeles ; c'est là qu'il reçut son instruction. A peine sorti du high school, encore très jeune, il fut engagé dans la troupe de Mme Tyrone Power.

Robert Preston préfère les rôles forts et violents, les rôles virils où peuvent s'exercer la vigueur et l'entrain de la jeunesse. Mesurant six pieds et deux pouces, il est un sportif fervent. Malheureusement, le seul sport qu'il ait le temps de pratiquer avec assiduité est la boxe. Poids : 175 livres ; cheveux châtain foncé ; yeux gris. Son véritable nom est Robert Meservey.

■ ■ ■

■ Le producteur Walter Wanger annonce que ses studios réaliseront un film sur le rôle des volontaires américains dans la Royal Air Force.

■ Le prochain film du jeune Sabu sera intitulé *The Jungle Book*. Comme on le devine aisément, ce film est tiré du célèbre *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling. C'est un livre qui vaut d'être lu, surtout par les jeunes.

■ *That Uncertain Feeling* sera, dit-on, l'un des beaux films de l'année. Les principaux interprètes sont Merle Oberon, Melvyn Douglas et Burgess Meredith.

■ *Melodu Ranch* est une importante production Republic qui groupe de grandes vedettes : Gene Autry, Jimmy Durante et Ann Miller. Il y aussi un grand ombre de vedettes de la radio et du théâtre.

(Photo Paramount)

GEORGES RIGAUD et GABY SYLVIA, les deux héros de "Face au Destin", grand film dramatique qui passera ce mois-ci sur nos écrans français.

NOUVELLES DE LA FRANCE

■ Le comédien Dorville, qui a joué dans un grand nombre de films, est mort à Souillac, où il s'était refugié. Il fit une carrière assez brillante au music-hall ; il fut l'un des meilleurs interprètes des revues de Rip ; au Casino de Paris, il a joué de nombreux sketches aux côtés de Raimu. Malgré ses allures d'apache et de dur-à-cuire, Dorville était un bon cœur qui, à Montmartre, aidait beaucoup d'artistes dans la misère.

■ Les grands cinémas parisiens ne présentent que des films allemands, et Zarah Leander, Marika Rokk, Liliane Harvey et Willy Fritsch remplacent maintenant Danielle Darrieux, Michèle Morgan, Jean Gabin ... Dans quelques petits cinémas de quartier, on présente parfois quelques films d'avant 1940 : *Miquette et sa mère*, *La Famille Duraton*, etc.

■ La plupart des gens du cinéma sont entre Marseille et Nice, parfaitement désœuvrés par suite du manque de pellicule. Seul travaille Marcel Pagnol qui a pu mettre la main sur un petit stock, et qui tourne avec Raimu et Charpin. Inutile de dire que son film sera du plus parfait conformisme et se terminera par l'audition de la voix du maréchal Pétain annonçant l'armistice.

■ On vient seulement d'annoncer la mort de Maurice Jaubert, brillant compositeur à qui l'on doit les partitions d'un grand nombre de films français. Maurice Jaubert fut tué en juin 1939 alors que, comme Capitaine d'infanterie, il faisait sauter le dernier pont sur la Meuse.

■ René Lefèvre a passé quelque temps au cap d'Antibes, sur la Côte d'Azur, avec Marcel Achard, pour préparer une tournée théâtrale.

■ A Montpellier, Samson Fainsilber, Jean Worms et Christiane Delyne ont interprété avec succès des pièces d'Henri Duvernois et de Courteline.

■ Les Parisiens, pour toutes sortes de raisons, ne peuvent guère fréquenter les salles de spectacles, et il arrive souvent que les troupes occupantes soient à peu près seules à occuper la salle. Aux Folies-Bergère, le soir de la réouverture, tout le parterre était pris par un public de généraux et d'officiers en grande tenue.

■ Le Théâtre des Ambassadeurs (pas plus diplomatique que les autres) appartenaient à Henry Bernstein. Il a été rouvert par les soins d'un nommé Capgras, auquel les Allemands ont d'autre part confié la direction de l'édition de *Paris-Soir* qui paraît à Paris. M. Capgras partage la direction de ce théâtre avec Mme Alice Cocéa ; il a présenté tout récemment la pièce d'Armand Salacrau, *Histoire de rire*, laquelle a pour interprètes Alice Cocéa, Fernand Gravey, André Luguet, Suz et Maïs et Pierre Renoir.

■ Jacques Pills — le mari de Lucienne Boyer — est à Paris. Il vient de jouer dans une comédie au théâtre des Bouffes-Parisiens.

■ Noël-Noël a chanté pendant quelques semaines à l'*A.B.C.*, un music-hall très chic. Il n'avait sans doute pas endossé l'uniforme d'aviateur qu'*Adémaï* porta dans plusieurs films.

■ Au théâtre Charles-de-Rocheford, Germaine Dermoz a récemment présenté *Frénésie*, tandis que Jean Chevrier, qui fut si brillant dans *Trois de Saint-Cyr*, joue *Bérénice* sur une autre scène parisienne.

■ Albert Préjean et René Dary, pour ne pas chômer, ont décidé de jouer en tournée avec la jeune Katia Lova, une œuvre nouvelle : *L'Escale du Bonheur*. Ils ont commencé à Marseille puis ils ont amené leur troupe de dix-huit personnes dans une tournée dans le sud de la France.

"Le feu de paille" est l'histoire triste et un peu ridicule de ceux qui crurent avoir du talent et qui ne furent que cabotins. Ce personnage d'artiste raté est admirablement tenu par LUCIEN BAROUX que l'on voit ici avec ORANE DEMAZIS. Ce film est tiré de "Grandeur Nature", roman d'Henri Troyat, Prix Goncourt 1939.

L'ORIGINE DU "MYSTERE GARBO"

LORSQUE Greta Garbo fut nantie d'un contrat de la Metro-Goldwyn-Mayer, il ne faut pas croire que tous les directeurs de la compagnie, fanfare en tête, se précipitèrent à New-York pour l'accueillir. Ce fut plus simple, beaucoup plus simple. En fait, aucun personnage important de la Metro ne voulut se déranger pour cette petite Suédoise qui arrivait en Amérique après quelques succès dans le cinéma de son lointain pays.

On délégua un quelconque employé du département de la publicité. Ce jeune homme, Hubert L. Voight, ne manqua pas d'être flatté de cette confiance de ses patrons. Il téléphona à une douzaine de ses amis journalistes pour leur demander de se rendre au transatlantique *Gripsholm*, à bord duquel arrivaient le grand metteur en scène suédois Maurice Stiller et une jeune artiste de grand avenir. Mais les journalistes, pas plus que les photographes de journaux, ne voulurent se déranger. Finalement, Voight dut engager un photographe commercial. Il n'y eut que trois personnes qui attendaient la future *divine Greta* (?) au débarcadère : Hubert L. Voight, le photographe et une jeune Suédoise servant d'interprète !

Le représentant de la Metro promena le couple pendant quelques jours à travers New-York. Greta s'étonnait de tout, avec simplicité et franchise. Elle arriva enfin à Hollywood et tourna quelques films qui, tout de suite, furent des triomphes. Cette fois, les journalistes se dérangèrent, au point que Greta en était obsédée. De plus en plus, elle refusait les interviews et les invitations. La légende se répandit d'une Garbo hautaine et renfermée, qui voulait être « mystérieuse ». En réalité, aucun mystère dans son attitude ; elle voulait tout simplement avoir la paix et faire consciencieusement son métier d'actrice.

Terminons par ce souvenir d'Hubert L. Voight, qui marque bien quels progrès la petite Suédoise avait fait en moins de deux ans.

« En 1928, ayant tourné son dernier film muet, Greta partit pour la Suède, où venait de mourir Maurice Stiller, qu'elle avait tant aimé. Avant de prendre le bateau à New-York, elle s'inscrivit à l'hôtel sous le nom d'Alice Smith et je réussis à faire respecter son désir de solitude. A son retour, il en fut de même ; mais, sans doute pour me faire plaisir, elle consentit à ma demande de lui faire accorder trois interviews.

« Ce voyage fut remarquable par deux événements. Le premier fut la hâte avec laquelle Nicholas Schenck, un des grands manitous de la M.-G.-M., se trouva à 6 heures du matin au port, prêt à souhaiter la bienvenue à la vedette. Je me souvins qu'en 1926, il m'avait été impossible de lui faire accorder une entrevue à la jeune actrice.

« L'autre fut une nouvelle réfutation de la prétendue froideur de Greta. Comme elle descendait la passerelle, une petite fille, portant un carnet d'autographes, se précipita vers elle. Mais, se trouvant tout à coup face à face avec son idole, elle fut frappée de stupeur et s'évanouit. Greta releva le petit corps inanimé et quand l'enfant rouvrit les yeux, elle rencontra le sourire délicat de Greta. Cette dernière signa ensuite de bonen grâce son carnet et renvoya l'enfant avec un baiser... »

■ ■ ■

NAZIMOVA, une des plus grandes actrices du monde, est revenue au cinéma après une absence de quinze années. Elle avait le rôle d'Emmy Ritter dans "Escape", et elle commencera en janvier un autre grand film.

COMMENT SE FONT LES FILMS DE COW-BOYS

Ce genre de films n'a cessé d'avoir ses adeptes enthousiastes, comme le prouve le courrier des cow-boys les plus populaires. Les studios qui se spécialisent dans la fabrication de ces spectacles ont adopté une méthode économique et rapide. Pendant l'hiver, les scénaristes préparent six scénarios, qui seront tournés simultanément. Les intérieurs du premier film sont tournés au studio puis les artistes vont travailler les scènes extérieures. Celles-ci terminées, les mêmes artistes tournent, dans un site voisin, les extérieurs du second film pendant que le metteur en scène du premier film fait le découpage et le montage de son œuvre. La troupe revient ensuite au studio où sont tournés les intérieurs du troisième film et parfois du quatrième. Puis l'on repart pour les prairies pour les extérieurs. Ainsi de suite. En très peu de temps, on peut ainsi réaliser six films à un coût minime.

UN VOYAGE DANS L'UNIVERS

Le Sacre du Printemps, de Strawinsky, est un œuvre forte, difficilement compréhensible aux oreilles non exercées. Mais Walt Disney a su rendre transparent le sens profond de cette œuvre moderne. Dans *Fantasia*, en même temps que l'orchestre exécute *Le Sacre du Printemps*, on assiste vraiment à la naissance d'un univers. La pièce musicale débute par un solo triste et obsédant : l'écran nous montre la profondeur des cieux, royaume d'un silence effroyable. Et à mesure que se développe le mouvement orchestral, on traverse des mondes d'étoiles, le soleil, des comètes et de galaxies. Enfin, dans une envolée à la fois glorieuse et barbare, on voit émerger de l'atmosphère une Terre déchirée par les volcans et brûlée par les laves. Pour réaliser ces merveilles, les ingénieurs de Walt Disney ont inventé de nouveaux moyens techniques qui ont étonné les experts eux-mêmes.

LA MERE ET LA FILLE

Connie Emerald, comédienne, et mère de Ida Lupino, sera-t-elle la rivale de sa fille ? Cela s'est déjà vu. Les deux sont maintenant sous contrat aux studios Warner Brothers.

Les avis sont partagés sur la " divinité " de Greta la Suédoise. Comme une reine, ou une déesse, elle envoie ses souhaits non pas à ses amis du Canada mais " to the Canadian people ". Greta Garbo n'est sans doute pas aussi mystérieuse que veulent nous le faire croire ses agents de publicité. *(Photo M.-G.-M.)*

GRACIE FIELD, la grande vedette anglaise, dîne en compagnie de son metteur en scène ROBERT KANE. Une collecte faite ce soir-là parmi l'assistance a permis l'achat d'un avion pour l'Angleterre.

UNE ANNEE QUI DEBUTE BIEN

Au cours des premiers mois de 1941, les United Artists lanceront sept ou huit films qui tous ont pour vedettes des artistes de grande renommée. Citons les principaux : Vivien Leigh, Laurence Olivier, James Stewart, Fredric March, Merle Oberon, Paulette Goddard, Margaret Sullavan, Melvyn Douglas, Burgess Meredith, Victor McLaglen et Joan Blondell.

Nous verrons Vivien Leigh et Laurence Olivier — le *Roméo* et la *Juliette* du cinéma américain — dans un film historique à grand déploiement scénique : *Lady Hamilton*. Vivien Leigh y tient le rôle de l'ambassadrice anglaise à Naples, dont les amours avec le célèbre amiral Nelson n'ont cessé d'intéresser les historiens.

That Uncertain Feeling aura comme principaux interprètes Merle Oberon et Melvyn Douglas. C'est une comédie légère et bien moderne.

C'est un Français, Gabriel Pascal, qui a dirigé la production de *Major Barbara*, le second film tiré d'une pièce de Bernard Shaw. Interprété par des comédiens d'expérience comme Wendy Hiller, Robert Morley, Rex Harrison et Emlyn Williams (tous Anglais), ce film est assuré d'un franc succès.

Pot O'Gold sera le premier film de James Roosevelt lancé par les United Artists. C'est une histoire dramatique dont les premiers rôles sont tenus par James Stewart et Paulette Goddard.

D'un roman d'Eric Maria Remarque (l'auteur d'*A l'Ouest rien de nouveau*), on a tiré un film intitulé : *So ends our Night*, avec Fredric March, Margaret Sullavan, Frances Dee, Anna Sten (enfin sortie de l'obscurité) et Erich von Stroheim. Cette production avait d'abord pour titre *Flotsam*.

Des studios Hal Roach nous arrive les héros de Thorne Smith dans *Topper Retourns*, interprété par Joan Blondell, Roland Young, Carole Landis, Billie Burke, Dennis O'Keefe et Patsy Kelly. Des mêmes studios, une œuvre romanesque, *Broadway Limited*, dont l'action se passe à bord d'un fameux train transcontinental, avec Victor MacLaglen, Dennis O'Keefe et Sazu Pitts.

Enfin, *Cheers for Miss Bishop*, avec Martha Scott, William Gargan, Edmund Gwenn, Mary Anderson et Dorothy Peterson.

Un souvenir personnel de DOROTHY LAMOUR

Nous offrons aux lecteurs et lectrices du FILM une occasion unique de se procurer un souvenir personnel de la séduisante artiste Dorothy Lamour. A l'auteur de la lettre la plus originale sur cette vedette, nous ferons parvenir GRATUITEMENT une mèche de ses cheveux avec un texte autographe et une splendide photo inédite. En une centaine de mots ou moins, dites ce que vous pensez de Dorothy Lamour et vous aurez une chance de recevoir ce souvenir inoubliable. Adressez comme suit : LA BOITE AUX LETTRES, *Le Film*, 975, rue de Bullon, Montréal, P. Q.

■ ■ ■

■ Victor Mature et Lana Turner portent, au petit doigt de la main droite, un anneau d'or. Ceux qui ont l'habitude de tirer des conséquences des moindres faits et gestes des stars s'en donnent à qui mieux mieux . .

■ Walter Wanger vient d'annoncer la prochaine mise en production d'un grand film d'aviation. Il s'agit de *The Eagles Squadron*, qui relatera les exploits de la célèbre escadrille des Aigles. De 1915 à 1918, cette escadrille d'aviateurs américains volontaires se signala à l'attention mondiale sur le front de France et de Belgique. Plusieurs scènes de *The Eagles Squadron* seront tournées en Angleterre.

■ Stefi Duna, l'extraordinaire danseuse dont nous avons publié de belles photos, il y a quelques mois, vient d'épouser l'acteur Dennis O'Keefe. Stefi Duna, âgée de 27 ans, est née en Hongrie. O'Keefe, âgé de 32 ans, est originaire de l'Arizona, et son véritable nom est Edward James Flanagan.

■ En 1921, l'acteur Roland Young épousait Marjodie Kummer, fille d'un auteur dramatique bien connu. Ils viennent de divorcer à Los Angeles. Young, qui n'était pas allé chez lui depuis juillet, devra payer une pension de $1,000 par mois: c'est sans doute le succès qui lui a enflé la tête et il s'est cru irrésistible !

■ Aux studios Republic, Dennis O'Keefe et Louise Campbell viennent de terminer *Bowery Boy*, dont le rôle-titre est tenu par Jimmy Lydon. Le précédent film de Louise Campbell fut *The Starmaker*, où elle était la partenaire de Bing Crosby.

■ Lorsque la Paramount refusa de renouveler le contrat d'Ann Sheridan, en 1935, celle-ci se trouva bien embarrassée. Elle se nommait alors Clara Lou. Pour vivre sur les maigres argents que lui envoyaient ses parents, elle alla se loger dans une modeste pension de famille. Malgré sa pénurie, elle s'arrangeait pour avoir des fleurs dans ses chambres. « C'est ce qui m'a empêchée de me décourager », dit-elle.

■ Jeanette MacDonald et Gene Raymond se sont faits construire derrière leur maison un petit cottage dont les murs ne laissent pas traverser le bruit. Le bruit que l'on entend à l'intérieur de ce cottage n'est pas désagréable : c'est Jeanette qui essaye ses vocalises, sans crainte de troubler la paix du voisinage. Gene y va aussi de ses notes les plus sonores, en s'accompagnant sur le piano.

■ Robert Young et Allan Jone sont propriétaires d'une école d'équitation située dans le quartier résidentiel des vedettes. C'est là que les nouvelles stars apprennent à maîtriser leurs cavales.

MARGARET LINDSAY, dont le dernier film est "The House of Seven Gables", prod. Universal.

Avant le déjeuner, la camériste de Claudette Colbert apporte un lait au chocolat. Puis l'artiste dicte sa correspondance à sa secrétaire et arrange avec elle le programme de la journée. En bas, Claudette sur la vérandah du petit pavillon où ses invités se reposent après le bain ou une partie de tennis. *(Photos Paramount)*

Conversation amicale avec

CLAUDETTE COLBERT

•

par Louise Gilbert-Sauvage

Notre correspondante à Hollywood

•

JE N'AI jamais vu Claudette Colbert plus animée que lors de ma dernière visite à Paramount. On terminait les reprises de vues de *Arise My Love*, dans lequel Claudette connaît un franc succès.

— Nous déjeunons ensemble ? . . .

— Merci. J'en suis enchantée.

Devant la cheminée où flambe une buche pareille à du bon bois de chez nous, dans la salle à manger très familiale de Paramount, la délicieuse artiste me raconte en son français très parisien — bien qu'elle soit venue aux Etats-Unis dès son enfance — combien sont douloureuses les nouvelles qui lui viennent de France :

— La France saigne de tout son cœur ravagé par l'invasion, fait-elle, mais elle ne peut rester courbée, elle en guérira encore, la grande France. Elle s'est toujours relevée de ses blessures.

Bien qu'établie depuis son enfance aux Etats-Unis, Claudette Colbert n'a jamais oublié la France, son pays natal. "La France s'est toujours relevée de ses blessures", dit-elle. La grande artiste envoie chaque semaine des dons généreux aux petits Français indigents.

Puis elle redevient la primesautière actrice que tout le monde aime à l'écran, et me raconte qu'elle ne connaît pas les diètes auxquelles doivent s'astreindre presque tous les acteurs afin de conserver la ligne ultra-svelte.

— Mon secret ?... la marche au grand air, la natation, le tennis, voilà tous les exercices auxquels je m'astreins. Je ne me permets jamais de gourmandises entre les repas ; mais je prends de tout aux repas.

La vedette de Paramount porte en ce moment l'élégant ensemble brun et cuivre que vous avez sans doute admiré, ou qu'il faut aller voir, lorsqu'elle voyage, dans son dernier film : *Arise My Love*. *(La suite page 39)*

Vive la Jeunesse !

KAREN VERNE, jeune artiste européenne, qui vient d'être engagée par les studios Metro.

DAN DAILEY, Jr., est le héros romantique de "Hullabaloo", production M.-G.-M. C'est son premier rôle important.

VIVE LA JEUNESSE ! C'est le cri que l'on entend partout dans les studios californiens. Les producteurs recherchent de moins en moins les grrrrandes vedettes à $1,000 et plus par semaine. Ce qu'ils veulent, c'est beaucoup de jeunesse, jeunes filles et jeunes gens aux allures sportives, aux mouvements souples, au sourire plein de naturel.

Il y a donc un tassement des salaires, à tel point qu'il est aujourd'hui pratiquement impossible d'édifier une fortune rapide dans le dur métier d'artiste de l'écran.

Il y a aussi quelque chose de changé dans la vie des artistes. Tous ne sont pas des anges — pas plus que dans les autres classes de la société — mais il s'établit une sorte de code de l'étique par lequel on met au rancart les viveurs. Les salaires n'étant pas fabuleux, en regard du coût de la vie, les jeunes artistes doivent s'astreindre à une existence de sportif, ce qui coûte moins cher que les réceptions et les sorties dans les clubs.

Quelques chiffres vous indiqueront mieux que tous les discours les différences de traitements des artistes consacrés et des artistes encore sur la voie du succès.

C'est Clark Gable qui reçoit le plus gros salaire, soit $7,500 par semaine (52 semaines par année) avec des boni substantiels.

Ronald Colman reçoit $150,000 par film, plus 10% sur les profits excédant un certain chiffre.

Robert Taylor a $5,000 par semaine avec un bonus sur les profits de chacun de ses films.

Bette Davis ne gagne pas moins de $3,500 par semaine toute l'année durant.

Deanna Durbin est une des rares artistes de moins de 20 ans à recevoir plus de $2,000 par semaine, avec bonus et autres ristournes.

Comme nous l'avons déjà dit dans un précédent numéro Claudette Colbert recueille $150,000 par film.

Jimmy Stewart reçoit environ $2,500 par semaine et quelques autres sommes lorsque le film rapporte de bons profits.

Bien que très populaire — et non moins jolie — Linda Darnell n'a que $350 par semaine. Beaucoup s'en contenteraient ! L'an dernier, elle n'avait que $100 par semaine.

Mary Beth Hughes, bien que partenaire de John Barrymore dans *The Great Profile*, ne gagne que $350 par semaine.

On a souvent comparé Carole Landis à son homonyme Carole Lombard. Toutes deux ont des rôles identiques et s'en tirent aussi bien l'une que l'autre. Cependant, Carole Lombard a le joli salaire de $150,000 par film alors que Carole Landis a $350 par semaine.

Robert Stack est un jeune qui n'a pas encore donné toute sa mesure ; c'est pourquoi les studios ne lui accordent que $250 par semaine, sans bonus.

Hedy Lamarr, dont on ne sait encore si elle a ou non du talent, reçoit $1,250 par semaine ; il y a quelques mois son salaire hebdomadaire n'était que de $750.

Jackie Cooper, malgré son âge, est presque un vétéran de l'écran ; c'est pourquoi on lui accorde $4,000 par semaine . . . lorsqu'il travaille.

Enfin, Betty Grable avait $1,000 par semaine pendant les prises de vues de *Down Argentine Way*.

MARY BETH HUGHES est une débutante à qui les plus beaux espoirs sont permis. Elle a cependant assez de fortune personnelle pour se permettre d'attendre les plantureux salaires.

DONNA SANBORN, âgée de 15 ans, est, comme son amie Kathryn Grayson, (voir photo dans une autre page) une chanteuse de grand avenir.

Quatre siècles d'acteurs contemplent

IDA LUPINO

ELLE est la fille d'un grand comédien, Stanley Lupino, que personne n'a oublié. Stanley habite l'Angleterre depuis plusieurs années ; malgré les supplications de sa fille, il préfère rester à Londres, où il sert dans la défense passive.

A l'époque où Christophe Colomb découvrait l'Amérique sans le savoir, les ancêtres de la brune Ida se trémoussaient sur les trétaux d'Europe.

Ses parents et ses grands-parents étant des acteurs, va sans dire qu'Ida fut élevée dans les coulisses, avec tout ce que cela comporte de laisser-aller et de fantaisie. Elle pouvait à peine marcher qu'on la laissait circuler à travers les décors et les appareils de scène, qu'elle entrait sans frapper dans les loges d'artistes ; plus tard, elle se fabriqua des costumes extravagants avec les oripeaux des artistes et récitait devant les sièges vides des extraits de pièces rapaillés au cours des répétitions.

Comme on sait, Ida Lupino porte le nom légal de Mme Louis Hayward. Son mari est un ami d'enfance : elle n'avait que treize ans lorsqu'elle le rencontra à Londres.

Lorsqu'elle arriva à Hollywood pour rejoindre sa grand-mère, Ida Lupino était une jeune personne très sûre de son talent, de sa beauté, de ses succès passés et futurs, de son charme irrésistible. Il s'en fallait pas plus pour la rendre insupportable, malgré son intelligence réelle. Elle passa vite pour une *poupée de salon* au maquillage compliqué et à la cervelle vide. C'est pour cela qu'on lui donna un rôle à sa mesure dans *Artists and Models*.

Son mariage avec Louis Hayward la changea rapidement. Louis Hayward est non seulement un acteur bien doué mais aussi un homme cultivé. Sans détours et sans phrases vaines, il déclara à Ida qu'elle devait se transformer complètement, sans quoi elle compromettrait à tout jamais sa carrière. Pendant quelques mois, elle n'apparut pas dans les soirées mondaines ni dans les clubs sélects; elle mena une vie absolument calme, au grand air qui calme les nerfs et le cerveau.

La transformation fut si complète qu'on lui donna des rôles dramatiques dans *The Lone Wolf*, *The Return of Sherlock Holmes*, etc.

BASIL RATHBONE, gentleman anglais

ENTRE les pages d'une édition rare du théâtre de Shakespeare, Basil Rathbone conserve des fleurs séchées. Des fleurs humbles : aconits, marguerites des champs, graminées blondes. Il les a cueillies, un jour d'août 1913, sur un talus du comté de Warwick, tout près de la maison du barde. C'était lors du grand Festival d'été, à Stratford-sur-Avon. On jouait *Roméo et Juliette* au théâtre de Shakespeare, qui n'avait pas encore été incendié. Basil Rathbone abordait le grand classique anglais dans le rôle de Paris.

Par la suite, il devait tenir successivement tous les rôles de la pièce, et devenir, aux côtés de Juliette successives — de Dorothy Green à Katherine Cornell, à Norma Shearer — tantôt Tybalt et tantôt Roméo. Il joua Roméo plus de 500 fois. Sa carrière ne compte pas moins de 47 rôles différents au théâtre de Shakespeare.

Rien ne destinait au théâtre le fils de cet ingénieur minier du Transvaal, hormis une impérieuse vocation. Né à Johannesburg à la fin du siècle dernier, mais grandi dans les collèges de la métropole, Basil tenait d'une mère irlandaise un grand enthousiasme et un grand entêtement. D'abord docile à la volonté paternelle, il fit de sérieuses études techniques, mais ne se sentant décidément pas doué pour les sciences exactes, il débuta à la scène et s'y fit une place. Il méritait à peine ses premiers succès, lorsque la guerre éclata. Enrôlé

(Photo M.-G.-M.)

dès les premiers jours, il se battit en Flandres pendant quatre ans, gagna la Military Cross, et revint à Londres pour devenir le grand jeune premier romantique des scènes de Shaftesbury Avenue. Il fut successivement Musset, dans un *Georges Sand* britannique, puis le *Browning* de la fragile Elisabeth des *Barrett de Wimpole Street*, puis le poétique *Peter Ibbetson*, sans compter ses innombrables compositions de grands rôles classiques.

Puis il y eut le cinéma.

Tout le monde croit avoir vu pour la première fois Basil Rathbone à l'écran dans le rôle de Murdstone, l'horrible beau-père de *David Copperfield*. C'est une erreur. Basil Rathbone, il y a une dizaine d'années, a tourné plusieurs films en Californie. C'est même là qu'il a épousé en 1926, la scénariste américaine Ouida Bergere, avec qui il continue de former le plus uni des ménages. Rathbone jouait alors, aux côtés des Anita Page et des Dorothy Sebastian des rôles de séducteurs élégants, ceux qui embrassent la main des dames, dansent avec distinction et offrent des cinq à sept compromettants. Ces personnages inconsistants écœurèrent bientôt Rathbone, qui revint à l'Angleterre et au théâtre.

Dix ans passèrent. Rathbone vint en Amérique, en tournée, et joua Roméo, avec Katherine Cornell, au théâtre de Los Angeles. C'est alors qu'il attira à nouveau l'attention des producteurs, et que la M.-G.-M. lui offrit le rôle de Murdstone. Il le refusa cinq fois. D'abord, il gardait au cinéma une certaine rancune et un peu de méfiance. Ensuite, il détestait le rôle offert.

— Tous les personnages de Dickens sont légèrement caricaturaux. Mais ce Murdstone est monstrueux. Il n'y a rien en cet être qui puisse le sauver. Il est intégralement cruel et vil. Je ne tiens pas absolument à jouer les petits saint Jean. Certains personnages de criminels sont attachants et défendables. Il y a en eux quelque chose d'attirant ou d'attendrissant. On a cité maintes fois certains traits d'assassins attachés à un chien, ou émus par un enfant. Murdstone bat les enfants et rudoie les chiens.

C'est Rathbone qui parle... Il ne sait pas alors qu'il composera quelques mois plus tard, une hallucinante et pourtant si séduisante figure d'assassin dans *Strange Interlude*, ce Gerald Lowell fou, sadique, esthète, raffiné, féroce, et d'un si trouble charme...

Celui qui fut l'amoureux romantique par excellence, par une subtile et imprévisible transmutation, devint le « traître », mais pas le traître de mélodrame. Il est trop fin, trop intelligent pour cela. Les rôles antipathiques deviennent, grâce à lui, singulièrement attachants. Quelle fierté dans le Tybalt de *Roméo et Juliette*, quelle douloureuse et poignante dignité, surtout, dans son Karénine. Par lui, le personnage d'Alexandre reprend sa vraie place : la première. Le drame de Karénine est presque plus essentiel que celui d'Anna ou de Vronsky. être débridés, emportés par la passion. Karénine est un passionné qui se dompte, qui reste farouchement fidèle aux lois qu'il s'est données. Impitoyable et impassible. Mais il pleure, chaque soir, en silence, dans la maison qu'Anna a abandonnée.

Rathbone considère Karénine comme le plus important de tous les personnages qu'il ait eus à interpréter. Tous ces personnages ont pour lui d'ailleurs une existence. Il les juge, il les commente, il les approuve et les blâme comme des êtres véritables. Il est habité par ses personnages, et il les rend vivants. Un critique a dit : « Rathbone a donné à ses rôles plus que ses rôles ne lui donnaient. » En effet, si l'on considère leur métrage, Murdstone, Karénine, Pilate, Tybalt sont des rôles assez courts. Dans chacun de ses films, Rathbone ne tourna jamais plus d'une semaine. Cependant, ces personnages s'imposent au souvenir, tant ils ont été minutieusement préparés et composés avec maîtrise.

(La suite page 40)

Tom Neal

(Photo M.-G.-M.)

Il est curieux de constater l'importance grandissante que les studios américains apportent à l'apparence athlétique des nouveaux acteurs. Il y a actuellement toute une kyrielle de noms qui ont surgi depuis un an : Victor Mature, Herman Brix, William Holden, Tom Neal, et d'autres, qui tous sont des sportifs accomplis. On répondra que cette tendance n'est pas bien neuve ; mais on ne peut douter qu'elle a pris beaucoup d'ampleur en ces derniers temps. Des journalistes cinématographiques l'ont remarquée ; l'un même l'a attribuée à l'influence allemande, ce qui est assez étonnant, mais non illogique. En effet, tous les correspondants américains en Europe ont insisté sur l'apparence physique — virile et solide — du soldat allemand. Les Américains ont compris que, advenant l'entrée de leur pays dans la guerre, le facteur physique aura, dans la formation des armées, un rôle décisif. De là, sans doute, cette propagande par le cinéma en faveur de l'éducation physique.

Tom Neal — que l'on a vu dans *Another Thin Man*, *Flight Command*, etc. — vient au premier rang des athlètes de l'écran. Fils d'un banquier (Thomas C. Neal) d'Evanston, dans l'Illinois, il est né un 28 janvier. Toutes ses années d'études ne furent qu'une suite d'exploits et de triomphes sportifs, que ce soit au Lincoln Grade School, à l'Evanston High School, à l'Académie militaire St. John ou à l'université Northwestern.

Lorsqu'il entra à l'université Northwestern, sa réputation d'athlète était déjà bien établie. Dès la première année, il fut élu capitaine de l'équipe de baseball et de celle de football, et il fut d'un des meilleurs joueurs de rugby. De plus, il était un avant au basketball, un lanceur habile au baseball, il représenta l'Université dans des concours de natation et il se classa au cinquième rang dans un concours de plongeon en Floride.

Continuons l'énumération : il fut reconnu comme deuxième joueur dans l'équipe de tennis de l'Université, il était membre des clubs de tir à l'arc et de quilles ; il remporta le championnat de patinage dans la classe des dix-huit ans, enfin il gagna trois médailles dans des concours de tir à la carabine.

Précédemment, à l'Académie militaire, il était membre de l'équipe de ski et il participa à des concours de lever de poids.

En 1930, il décrochait le championnat dans la fameuse course des hors-bords, sur le lac Michigan. L'année suivante, il fut l'un des finalistes dans le concours de boxe amateur pour les 150 livres. Après deux saisons avec les Chicago Seals, club de hockey professionnel — il fut reconnu comme le meilleur compteur de la ligue — il retourna à son sport préféré : la boxe. Come boxeur professionnel, il remporta dix-neuf combats — dont seize par knock-out. C'est à Palm Beach que se termina sa carrière de boxeur : il avait comme adversaire pour le championnat mondial poids mi-lourd, le fameux Joe Knight ; Tom Neal fut battu et il eut le nez cassé. Une fois rétabli, il décida d'abandonner la boxe.

Que faire ? Il avait des amis dans les milieux du théâtre. Sans aucune expérience de la scène, il ne put obtenir qu'un vague emploi de manœuvre au célèbre théâtre estival de Cape Cod (Mass.). Quelques semaines après, on lui confiait un rôle, dont il se tira aisément. A l'automne, il était de nouveau à l'ancre. Il essaya sa chance à New-York où, au lieu de monter sur les planches il descendit dans les profondeurs de la ville, comme ouvrier dans un métro en construction. A force de ténacité, il décrocha enfin le premier rôle masculin dans *If This Is Treason*, au théâtre Guild, pépinière de nombreux artistes. Puis il joua plusieurs semaines aux côtés de l'excellente Ina Claire. Avec l'assurance d'un jeune qui ne doute de rien, Tom Neal partit pour Hollywood. Déception ! En vain frappa-t-il à tous les studios. Pour vivre, il fut forcé de travailler dans une boulangerie, tout en tirant des ficelles pour se faire recevoir par un producteur important. Ses instances lui valurent enfin un contrat d'essai à la Metro.

Tom Neal apparut pour les premières fois sur d'écran dans de modestes rôles de figurant : *Out West With The Hardys*, *Honolulu*, *Another Thin Man* et plusieurs autres productions. Il fut au premier plan dans *Courageous Dr. Christian*, *Sky Murder* et *Flight Command*.

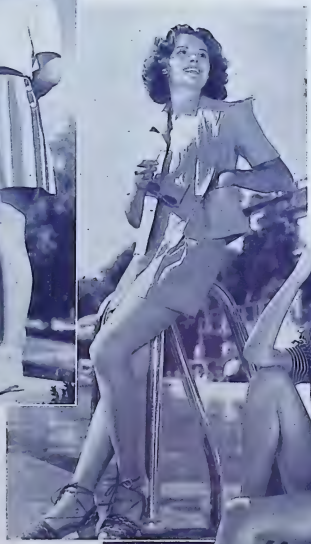
Tom Neal mesure six pieds et pèse 191 livres : cheveux noirs : yeux bruns.

EN GUISE DE CONSOLATION...

Pour ceux et celles qui n'aiment pas l'hiver — ce ne sont pas de vrais Canadiens — et qui préfèrent les plages ensoleillées, nous avons organisé cette parade de jeunes sportives hollywoodiennes. Avec un peu d'imagination, ils se croiront transportés au mois de juillet ou dans un pays tropical ! Cela console des doigts et des nez gelés. Mais, à notre avis, rien ne vaut une longue randonnée en ski à travers les sapins chargés de belle neige argentée.

(Photos M.-G.-M.)

MARY HOWARD, LYNNE CARVER et ELIZABETH EARL



A gauche et à droite :

VIRGINIA GREY

L'Amour Triomphe

Roman complet

par

JEAN MARIAT

★

MARIE ALAIN se hâtait vers le modeste hôtel où elle était descendue deux semaines plus tôt. Il faisait une de ces humides soirées de Paris, coupées d'averses et d'éclaircies. Marie avait marché toute l'après-midi à la recherche d'une place. Depuis son arrivée, chaque soir et chaque matin, elle lisait les annonces des journaux, mais invariablement l'emploi était déjà pourvu lorsqu'elle se présentait et, à vrai dire, comment avait-elle pu espérer courir sa chance dans la capitale, elle, petite provinciale qui n'avait jamais quitté Troyes jusqu'à la mort de son oncle ? Le brave homme l'avait élevée après le malheur qui l'avait rendue doublement orpheline à l'âge de six ans.

Il la chérissait comme sa fille, il lui avait payé une éducation soignée (elle était bachelière), mais qui ne devait guère la préparer à la lutte pour la vie. Elle jouait gentiment du piano, ce qui à l'époque de la radio n'est guère une ressource. Elle avait appris aussi l'aquarelle, alors qu'aujourd'hui la sténographie lui eût été plus utile.

— Quand je prendrai ma retraite, disait le vieillard, je pourrai te doter avec mes économies et tu te marieras.

L'heure de la retraite avait sonné. Malheureusement, à ce moment-là, les économies s'étaient englouties dans le krach d'une banque. Nul prétendant ne s'était présenté. Ce n'était pas que Marie fût laide, mais son charme timide ne pouvait faire oublier, dans une époque aussi pratique que la nôtre, qu'elle n'apporterait rien à son mari.

D'ailleurs, la jeune fille n'était pas malheureuse. La retraite de son oncle leur permettait de mener tous deux une existence paisible. Tout en marchant, Marie revoyait nettement la petite maison qu'elle avait dû quitter, les meubles bien cirés, le jardinet fleuri, avec ses groseilliers dont elle faisait des confitures à la Saint-Jean d'été.

Elle avait atteint ainsi ses vingt-cinq ans sans rien connaître de l'existence que le calme douillet de cette vie à deux.

Et puis tout d'un coup la mort avait frappé. On lui ramena un jour son oncle inanimé.

Il ne laissait rien.

Elle dut tout vendre et voulut fuir cette ville.

Elle était arrivée à Paris avec deux mille francs en poche que quinze jours de démarches vaines avaient sérieusement entamés. Elle commençait à se demander avec angoisse quel avenir lui était réservé et elle appréhendait presque ce soir de rentrer à son hôtel. Certainement, on allait lui demander si elle comptait relouer sa chambre pour la quinzaine suivante. Il eût été peut-être raisonnable de chercher un asile encore plus médiocre, mais à l'idée de repartir à nouveau dans l'inconnu, tout son courage se dérobait. Elle se hâta donc en passant devant le bureau, mais le patron qui faisait ses comptes l'aperçut.

— Mademoiselle Alain, cria-t-il, il y a une lettre pour vous.

Marie prit la lettre, une enveloppe bordée de noir. L'écriture lui était inconnue. Une fois dans sa chambre, elle la décacheta.

Mademoiselle, écrivait une certaine Mme Sampiéri, les références que vous m'avez adressées me donnent toute satisfaction. J'ai soixante ans. Vous aurez à me faire la lecture, à surveiller les domestiques, à classer la bibliothèque importante qui me vient de mon mari, et enfin à effectuer quelques travaux de couture.

« Je vous donnerai trois cents francs par mois et votre entretien (logement, nourriture, blanchissage). Si ma proposition vous agrée, veuillez me répondre par retour du courrier. Je vous adresserai immédiatement l'argent de votre voyage. »

Il y avait un post-scriptum.

« Ne vous attendez surtout pas à des distractions frivoles en venant ici. Il est bien entendu que vous acceptez d'habiter la campagne toute l'année, ma propriété se trouvant à deux milles de Calvi. »

II

DANS sa chambre, tout en mangeant les sandwichs et en buvant la tasse de thé qui formaient tout son dîner, Marie médita longuement sur la lettre qu'elle venait de recevoir.

Partir si loin l'effrayait un peu et, d'autre part, elle ne pouvait se leurrer. Les emplois étaient si rares que cette offre tenait du miracle, un miracle qui ne se renouvellerait pas. Elle dormit mal, se leva de bonne heure, courut à une agence se renseigner sur le prix du voyage. Là, on lui dit qu'un bateau partait le lendemain soir de Toulon pour Calvi, mais qu'ensuite il faudrait attendre huit jours. Elle rentra vivement à son hôtel, et comme le patron lui demandait si elle restait encore une quinzaine, elle dit brusquement :

— Non, je pars aujourd'hui.

Puis elle monta l'escalier quatre à quatre, s'assit devant sa table et écrivit vivement une lettre à Mme Sampiéri où elle la remerciait, se déclarait satisfaite des conditions indiquées et lui disait qu'elle partait tout de suite sans attendre l'argent annoncé, pensant que Mme Sampiéri pourrait la rembourser à l'arrivée.

Marie Alain courut alors au prochain bureau de poste, expédia sa lettre « par avion » et, soulagée, revint plus calme à son hôtel.

Elle régla vivement son hôtel, prépara ses modestes bagages en deux temps trois mouvements, puis se fit conduire à la gare de Lyon, où elle mit ses bagages à la consigne, et prit son billet.

Il lui restait encore six heures à attendre avant le départ du train. Elle acheta un livre, essaya de le lire, le posa, regarda les voyageurs qui débarquaient du train.

— Les pauvres, pensait-elle, ils arrivent, et moi je pars.

Et tout l'espoir du monde frémissait dans cette phrase.

Enfin, le moment tant désiré arriva. Marie Alain se blottit dans un coin de wagon de deuxième classe, et un quart d'heure s'écoula à peine qu'elle dormait d'un sommeil d'enfant bercée par le mouvement de l'express.

•

Le paquebot de Toulon arrive le soir à Calvi.

Dans le crépuscule, la citadelle surgissait des flots, fantastique comme une apparition du moyen âge.

Les derniers ors du couchants posaient des reflets légers sur les remparts et les vieilles maisons toutes serrées au pied de la cathédrale.

De hautes montagnes bornaient l'horizon derrière la ville. Leurs sommets étaient couverts de neige, — une neige rose — tandis qu'au loin de leurs pentes les bois et le maquis, les vignobles et les vergers formaient une symphonie de verts foncés et de gris à cette heure où toutes les teintes se fondaient.

Marie Alain ne se lassait pas de regarder la beauté irréelle de ce paysage

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Mais déjà le bateau accostait et il lui fallait descendre sur le quai bordé de cabanes de planches (la douane et le bureau des colis) et de petits cafés poussés à l'ombre des remparts comme des champignons au pied d'un figuier.

Sept heures sonnèrent. Toutes les lampes électriques de la ville s'allumèrent.

Marie Alain, de bout sur le quai, cherchait vainement quelqu'un qui eût l'air de l'attendre.

Les rares passagers s'égaillèrent. Il ne resta que des employés de la compagnie : des dockers, un douanier, des matelots.

Marie Alain se sentit frémir.

— Puis-je laisser mes bagages ici ? demanda-t-elle au vieux bonhomme en casquette qui se tenait debout devant la cahute, où on lisait un écriteau :

COLIS

— Alors vous les prendrez demain, dit-il avec un jovial accent du Midi, car je m'en vais.

Marie Alain ne conserva que sa minuscule mallette et son sac à main et commença ses recherches.

Elle passa sous une vieille porte et se trouva sur une autre partie du quai toujours bordée de cabarets : « Café du Port ». « Bar des Amis », mais ceux-là étaient flanqués de grandes terrasses. Des palmiers gigantesques ombrageaient la voie. Des musiques bizarres, guitares accompagnant des chants plaintifs ou sauvages, ou rengaines de vieux pianos mécaniques usés et quinteux, peuplaient le silence de leur cacophonie.

Car il n'y avait personne, personne sur le quai. Personne aux terrasses, personne dans les ruelles étroites qui montaient vers la ville.

La cité semblait morte.

Marie Alain se sentait prise d'une angoisse allant jusqu'à la stupeur. Elle se décida enfin à entrer dans un café, traversa la terrasse, la salle déserte et au fond, dans le bar trouva auprès du comptoir une table de famille où le propriétaire du bistro, sa femme, ses enfants, la bonne, se régalaient de soupe aux poissons.

Marie expliqua qu'elle se rendait chez une Mme Sampiéri. La connaissait-on ? Pouvait-on lui trouver une voiture ?

— Asseyez-vous, dit alors le patron, tandis que la bonne approchait une chaise. Voulez-vous prendre quelque chose? Vous allez chez Mme Samprièri ? Vous êtes sa parente ?

Et Marie Alain se sentait encore plus déconcertancée que tout à l'heure devant la solitude, par ce mêlange insolite d'hospitalité et de curiosité.

Elle finit par répondre brièvement :

— Mme Samprièri m'a engagée comme demoiselle de compagnie.

L'homme fit un sifflement respectueux.

— Et elle vous paie pour cela ?

Marie se sentit devenir écarlate.

Cette indiscrétion bonasse la mettait au supplice. Elle balbutia :

— Bien sûr !

Le patron se tourna vers sa femme :

— Elle doit avoir encore beaucoup d'argent, la vieille.

Sa femme haussa les épaules :

— Penses-tu, elle est à moitié ruinée. Son fils lui a mangé des millions.

— Et la petite suit les traces de son père, acheva la bonne attention à Marie qui dissimulait son malaise dans sa tasse de café.

— A propos de la petite, je l'ai vue ce matin au garage. Elle voulait acheter la Buick des Filippini.

— Ce n'est pas une Buick, mais une Lancia, intervint de nouveau la bonne.

— Buick ou Lancia, conclut la patronne, on peut l'appeler Hypothèque et Cie.

Ils craignirent brusquement d'en avoir trop dit et voulurent se concilier l'étrangère.

— Je ne comprends pas qu'ils n'aient pas envoyé Dominique vous chercher avec leur voiture. En tout cas, je vais atteler et vous conduire moi-même.

Ils partirent tous deux, un instant après, dans une charrette rustique tirée par un mulet. La nuit était tout à fait tombée.

— Je n'allume pas les lanternes, il y a la lune, dit l'homme.

Ils quittèrent la ville. La clarté argentait les vignes aux deux bords de la route et estompait d'une halo bleuâtre le cercle de montagnes qui fermait l'horizon. Peu à peu, la brise marine aux effluves d'iode et de pins cédait au parfum du maquis. De vastes étendues de cystes en fleurs séparaient les terres cultivées. Une odeur grisante s'en dégageait. Marie oubliait la déception de l'arrivée et les racontars des gens. Elle respirait à pleins poumons l'arome vivifiant et se laissait doucement bercer par les sonnailles de la mule.

Aussi tressaillit-elle, brusquement arrachée à sa vague songerie, lorsque son conducteur lui dit : « Nous voici arrivés. »

Il descendit pour ouvrir un lourd portail et la voiture s'engagea dans une longue allée plantée de mimosas et de néfliers du Japon. Çà et là on distinguait un jardin en terrasses, consacré à la culture potagère et coupé de rideaux de cyprès et d'eucalyptus qui revêtaient dans la nuit un aspect funèbre.

— C'est pour abriter du vent les orangers et les citronniers, expliqua le patron en désignant les grands arbres noirs.

Il arrêta alors sa voiture devant une longue maison à un étage.

Marie descendit, sonna. Une vieille bonne vint ouvrir et la dévisagea.

— Mme Sampiéri ? demanda Marie Alain.

— De la part de qui ?

— Mlle Alain. Je suis la personne qu'elle vient d'engager.

Une porte battit dans l'ombre et une jeune femme élégante apparut.

— Comment, dit-elle sèchement, vous n'avez donc pas reçu le mot de grand'mère ?

Et, s'apercevant qu'elle ne s'était pas présentée, elle ajouta :

— Je suis Santa Sampiéri.

Surprise par cet accueil, Marie articula péniblement :

— J'ai reçu une lettre où mes offres étaient agréées. Mme Sampiéri comptait que je me rendais libre le plus tôt possible. J'ai cru bien faire en venant de suite et je vous ai averti par une lettre-avion.

La vieille bonne remarqua :

— La lettre arrivera sans doute demain, puisque l'avion s'arrête à Ajaccio.

— Ce brusque départ auquel rien ne vous obligeait, trancha Mlle Sampiéri, est extrêmement regrettable, car entre temps ma grand'mère avait modifié ses projets, et elle vous a informée, par un mot qui s'est sans doute croisé avec le vôtre, qu'elle renonçait aux services d'une demoiselle de compagnie. Enfin, entrez au salon, je monte la prévenir. Elle était souffrante et s'est couchée de bonne heure.

Marie se laissa guider machinalement dans une vaste pièce luxueusement meublée selon le goût du Second Empire ; mais quelques bons portraits du XVIIIe siècles, un trumeau Louis XVI, un lit bas Empire et des vases d'opaline, tels qu'on les aimait en 1830, lui donnaient un cachet familial.

Chaque génération avait laissé là un souvenir.

Raidie par l'angoisse, Marie promenait les yeux autour d'elle. Sur le piano, un cadre noué d'un ruban de crêpe attira son attention. Il contenait la photographie d'un bel homme tenant dans ses bras un petite fille qui ressemblait à Santa.

Sans doute celle-ci était-elle orpheline.

La porte s'ouvrit soudain, livrant passage à une vieille dame vêtue d'une robe d'intérieur noire ornée d'irlande. Elle tendit la main à la jeune fille.

— Asseyez-vous, mademoiselle. Quelle histoire, quel malentendu ! Je suis très ennuyée pour vous . . . et pour moi. Vous avez été bien imprudente de vous embarquer ainsi, sans crier gare. Peut-être ma lettre était-elle trop affirmative. Les circonstances m'ont amenée à renoncer à ce projet. Nous traversons une telle crise. J'ai dû faire face à des dépenses imprévues et, bien que je n'aime guère les étrangères, j'allais, après avoir renoncé à vos services, faire venir auprès de moi une jeune Suissesse qui rechercha it une place au pair.

Elle s'interrompit pour examiner, avec son face-à-main, Marie, qui, effondrée, ne disait rien.

Mme Sampiéri après avoir toussé légèrement :

— Evidemment, mademoiselle Alain, vous semblez très sympathique et je ne voudrais pas que cette mésaventure due à votre précipitation, mais aussi à votre zèle, vous coûtât quelques chose. Je vous rembourserai donc vos frais de voyage aller et retour et vous pourrez repartir demain à midi par le bateau qui vous a amenée ce soir.

Marie entrevie comme un précipice, un nouveau voyage, une nouvelle chambre, de nouvelles démarches, de longues déconvenues. Elle regarda son interlocutrice. Elle lut de la bonté sur ce visage fané par l'âge. Qu'importait un peu d'argent, si elle trouvait un foyer ? Cette vieille dame lui plaisait. Elle se décida tout d'un coup :

— Je vous remercie beaucoup de votre proposition, madame, mais, si je ne vous déplaisais pas trop, il me serait très agréable d'exercer auprès de vous mes fonctions au pair.

Elle sentait quelque compassion dans le regard de son interlocutrice, elle lui dit toute sa détresse de jeune être abandonné dans la vie.

Mme Sampiéri écoutait sans mot dire les paroles de la jeune fille. Elle réfléchissait. Il y eut un moment de silence, puis elle se leva.

— Vous devez avoir faim et être fatiguée, dit-elle. On va vous servir quelque chose et vous donner une chambre. Je ne voudrais pas abuser de l'état dans lequel je vous vois ce soir. Nous reparlerons demain de votre offre.

III

ET MARIE Alain resta ainsi dans la vieille maison corse qu'elle apprit à aimer.

Mme Sampiéri avec douceur lui donna un emploi du temps qui lui laissait les heures matinales pour son agrément personnel.

A neuf heures et demie, Marie devait faire le menu avec la vieille cuisinière retour du marché, vérifier les comptes et les provisions, puis elle montait dans la chambre de Mme Sampiéri lui faire la lecture jusqu'à 11 heures. Elle l'accompagnait ensuite dans la petite promenade que la vieille dame faisait chaque jour, tantôt dans l'immense jardin, quelquefois dans les sentiers ombragés de myrte et d'oliviers sauvages qui traversaient le maquis.

Au cours de ces promenades, elle apprenait à connaître la vieille dame, elle participait à ses soucis, à ses peines passées et présentes, racontées d'une voix souvent bien essoufflée. Puis, après le déjeuner, Mme Sampiéri montait se coucher une heure ou deux et Marie consacrait ce temps-là à la couture. Un peu plus tard, la vieille dame redescendait, s'installait au coin du feu et Marie lui disait encore les livres qu'elle choisissait dans la vaste bibliothèque. Enfin, à la veillée, Restitute, la cuisinière, apportait son tricot près de la cheminée et Marie écoutait les histoires du temps passé.

Vie calme, vie monotone et qui engourdissait sa jeunesse privée de tendresse.

Vie douce aussi où pourtant surgissaient perpétuellement deux points noirs : la mauvaise santé de Mme Sampiéri, l'antipathie marquée de Satna, sa petite-fille.

Celle-ci était repartie pour Paris quinze jours après l'arrivée de Marie. Elle était l'unique petite-fille de Mme Sampiéri qui l'avait trop gâtée, ses parents étant morts alors qu'elle était encore une enfant.

De sa mère, on parlait peu.

— C'était une artiste, une mauvaise femme, disait Restitute en se signant.

Elle avait quasi ruiné le fils chéri de Mme Sampiéri qui l'aimait tant que, lorsqu'elle était morte d'un accident d'auto survenu dans des circonstances suspectes, il n'avait pas eu le courage de lui survivre.

Santa avait obtenu de sa grand'mère de faire ses études à Paris.

En quoi consistaient ces études ? On pouvait se le demander. La jeune fille disait se consacrer à la littérature . . . « mais pas celle du genre pompier, » disait-elle Elle n'appréciait que le genre surréaliste, dadaïste, ou autre chose en iste, suivant le dernier cri de la saison.

Et il semblait bien, si avare soit-elle de détails, que ses penchants la portaient surtout à fréquenter les gens les plus bizarres, à s'habiller chez les grands couturiers, à sortir toutes les nuits, à courir les spectacles et les endroits où l'on s'amuse et à demander constamment de l'argent à sa grand'mère.

Oh ! ces perpétuelles demandes d'argent, quel tourment pour la vieille dame dont les revenus fondaient, fondaient.

Santa revenait rarement en Corse. Même en été, elle n'accordait sa présence qu'un mois à sa grand'mère, un mois pendant lequel elle passait tout son temps à la plage.

Trois ans s'écoulèrent ainsi.

A chacun des séjours de Santa, Marie Alain sentit l'hostilité sourde de l'enfant gâtée.

C'est que les rentes de Mme Sampiéri allaient en diminuant. Une année, la vigne reçut la grêle, et la propriété ne rapporta rien.

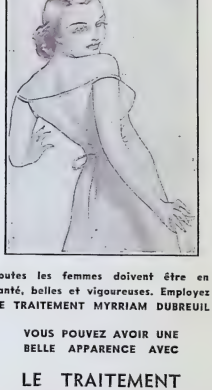
Bien loin de comprendre la situation. Santa accusait en elle-même l'étrangère de pousser sa grand'mère à résister à ses caprices.

Tout refus lui semblait une brimade. Il est vrai que l'enfant prodigue reparaissant, revenaient aussi à feinte abondance, le veau gras, les petits plaisirs, toutes les gâteries et attentions que peut imaginer le cœur d'une grand'mère.

Et lorsque Santa retournait à Paris. Mme Sampiéri rognait sur tout, restreignait toutes les dépenses pour économiser un peu d'argent et l'envoyer.

Un jour pourtant, Mme Sampiéri, qui

Fortifiez votre santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :
Jeudi et samedi de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier
Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

prenait Marie de plus en plus comme confidente et qui paraissait plus tourmentée que d'habitude, prononça le mot hypothèque.

— Les études de Santa me coûtent si cher et durent si longtemps ! Je ne sais plus où prendre l'argent jusqu'en octobre. Il va falloir hypothéquer la propriété.

La vieille dame se tut. On la sentait près des larmes.

Elle ajouta encore :

— Notre maison de famille !

Marie interrogea avec respect :

— Vous faut-il beaucoup d'argent, madame ?

— Il me faudrait chaque mois la moitié de la pension de Santa. Vous avez vu les comptes de la maison avec moi. On ne peut plus rien rogner. Les légumes et les fruits du jardin, que nous faisons vendre au marché, nous rapportent le peu que vous savez !

— Alors, dit Marie en hésitant, puisque la maison est si grande, ne pourrait-on prendre ici des *paying guests*, des invités payants comme font les Anglais?

La vieille dame hocha la tête.

— Où les trouver ? dit-elle.

Mais tout de suite convaincue, se raccrochant à cet espoir, elle chargea Marie d'organiser ce qu'elle appela avec une toute petite pointe d'amertume, «la pension de famille ».

IV

Quelque temps de là, le facteur apporta une longue enveloppe grise. C'était une réponse aux petites annonces que Marie avait fait insérer.

— Lisez, ma petite, dit Mme Sampiéri en tendant la lettre à Marie.

Celle-ci, tout d'abord, regarda vivement la signature : Guy de Kérusauré.

Le signataire de la lettre désirait passer trois mois de repos... le repos le plus complet. Aussi demandait-il de plus amples enseignements sur l'endroit et la maison. N'y avait-il pas trop d'autos passant sur la route bordant la propriété ? N'y avait-il pas des enfants, des chiens, la radio ? « Ce n'est pas que je ne puisse supporter ni les uns, ni les autres, mais je préférerais pendant cette cure de détente n'en rencontrer aucun. »

Le ton de la lettre, la haute écriture virile, tout cela gagnait déjà la sympathie de Mme Sampiéri et de Marie.

Cette dernière se chargea de lui écrire pour lui préciser tous les points qui demandaient des éclaircissements et lui fixer les conditions de séjour.

— Guy de Kérusauré, disait Mme Sampiéri, songeuse en retournant entre ses doigts frêles la lettre... ce doit être un parent de l'écrivain dont nous avons lu cet hiver des livres si captivants.

Une semaine après arriva une seconde lettre. Elle annonçait l'arrivée prochaine de M. de Kérusauré.

Les préparatifs furent terminés dans une fièvre joyeuse. Mme Sampiéri, qui voyait arriver ainsi la solution tant souhaitée à ses ennuis d'argent, rayonnait.

Marie avait fleuri la chambre et le petit bureau, que M. de Kérusauré s'était fait réserver. Avec leurs vieux meubles cirés, leurs rideaux de toile de Jouy authentiquement ancienne, les carrelages rouges et luisants, sur lequels on avait jeté un chaud tapis, ces deux pièces étaient séduisantes au possible. Et Marie songea que le vieux monsieur qui arriverait là serait content.

Car Marie s'était imaginé Guy de Kérusauré sous l'aspect d'un vieillard.

Le *paying guest* arriva enfin.

Dominique et la voiture étaient allés le chercher au bateau et Marie, Mme Sampiéri et même Restitute étaient quelque peu émues, chacune pour des raisons bien différentes.

Elles virent avec stupeur descendre de la carriole un grand jeune homme brun aux traits réguliers.

Il s'inclina avec une élégance raffinée devant Mme Sampiéri, baisa sa main, salua respectueusement Marie que la vieille dame avait présentée en ces termes :

— Ma demoiselle de compagnie, presque ma fille.

Les domestiques s'emparaient des bagages et Marie montait déjà l'escalier pour montrer au jeune homme son appartement, lorsque celui-ci reprit vivement des mains de la vieille bonne la valise qu'elle portait avec effort.

— Laissez cela, c'est trop lourd pour vous...

— Restitute, je m'appelle Restitute, dit la cuisinière qui lui adressa un sourire radieux.

Elle redescendit dans sa cuisine, absolument conquise.

Marie faisait avec sa grâce timide les honneurs de la maison.

Elle montra au visiteur le coin de la maison qui allait être le sien : une chambre immense, une salle de bains et une alcôve-penderie.

C'était jadis le domaine particulier du fils de Mme Sampiéri.

Par les fenêtres, on découvrait le maquis, la campagne et jusqu'à la mer avec sa plage immense bordée de pins et tout au fond la vieille citadelle, qui se dressait altière sur son rocher.

M. de Kérusauré se déclara enchanté. Il posa une question au sujet du prix de pension.

— Celui que je vous ai indiqué dans la lettre, dit Marie, qui pensa soudain que le chiffre si laborieusement étudié avec Mme Sampiéri lui semblait trop élevé ; nous avons fait un prix pour toute toute la pension : les trois repas, le goûter, l'eau chaude du bain, tout cela est compris.

— Mais, c'est splendide ! s'écria le jeune homme, mes finances vont se reposer en même temps que moi.

Marie alors respira. Elle redescendit conter la scène à la vieille dame et elles attendirent le dîner avec des visages détendus, des fronts délivrés de tous les soucis qui les avaient accablées les mois précédents.

Ce premier repas fut d'ailleurs tout animé d'une conversation aussi charmante que spirituelle. M. de Kérusauré, dès cet instant, gagna le cœur de Mme Sampiéri et ceui de Marie. Il narra avec humours les petites mésaventures du voyages, conta quelques-uns de ses souvenirs, leur parla de pays lointains, d'aventures exotiques, car il avait parcouru la terre entière.

— Etes-vous parent de l'écrivain ? demanda la vieille dame.

Le nouvel arrivé se mit à rire :

— Son plus proche parent, et son meilleur ami, puisqu'on n'a pas de meilleur ami que soi-même !

Marie alors s'exclama :

— Oh ! je m'imaginais, en lisant vos livres, que vous étiez un monsieur très grave et très important... et je vous vois si jeune...

— Ah ! pour le coup, vous me flattez; j'adore qu'on me trouve jeune. Il me semble que je ne le serai jamais assez longtemps... j'ai déjà trente-trois ans.

A ce moment, Restitute vint avertir Mme Sampiéri que le café était servi sur la terrasse et, tandis que la vieille dame et le pensionnaire prenaient place dans les chaises longues à l'ombre d'un gigantesque mimosa, Marie retournait avec regret à ses occupations habituelles.

L'après-midi se passa comme toutes les après-midis; elle parut très longue à la jeune fille qui se surprit plus d'une fois à consulter sa montre.

En revanche, le repas du soir et les moments pendant lesquels elle bavarda avec le *paying guest* lui parurent si courts, qu'elle sursauta, lorsque Mme Sampiéri se tournant vers elle, lui dit :

— Marie, je crois que nous abusons de notre hôte. Il y a bien longtemps que je ne me suis couchée à une heure pareille.

La jeune fille se leva toute confuse et accompagna sa vieille amie. Puis, rentrée dans sa chambre, accoudée à la fenêtre, elle songea longuement.

M. de Kérusauré était charmant, en vérité. Il leur avait raconté sa vie si simplement, son enfance orpheline, son travail acharné et ses succès actuels dont il riait avec un contentement sincère.

— J'aurais tort de me plaindre, avait-il confié à ses interlocutrices ; mes livres plaisent et se vendent bien ; or, comme tout le monde, j'aime le succès et l'argent, ou plutôt le confort que ce dernier procure... Mais si vous saviez comme il est parfois assommant d'être célèbre!

Et comme Marie l'avait regardé avec des yeux pleins de malice, il avait ajouté :

— Oh, ne croyez pas que je dise cela par pose. Vous n'imaginez pas le nom-

bre de snobs littéraires qui pullulent dans notre grand Paris. On vous téléphone, on vous écrit, on vous encense, on vous invite à dîner ! Il faut paraître ici, signer des livres là, distribuer des photographies, présider telle ou telle conférence .. les semaines, les mois s'écoulent, s'effritent, disais-je, sans qu'il soit possible de travailler sérieusement.

« C'est ainsi, qu'ayant à terminer un roman qui me tient à cœur, j'ai pris le parti de tout fuir et me suis retiré ici où je crois avoir trouvé enfin le repos et une quasi solitude. »

Marie, penchée sur la nuit tiède, les yeux perdus dans l'obscurité étoilée, se remémorait ainsi toutes les phrases de M. de Kérusauré. Elle analysait le mélange de gaieté et d'amertume, de spontanéité et d'ironie qui avait donné à ses propos tant d'attrait. On eût dit qu'il cachait sous une apparence à la fois faussement sceptique et amusée, une douleur ancienne, un chagrin secret ... Qu'avait-il donc dit sur l'amour ?

Marie se leva brusquement, repoussa le battant de la fenêtre, commença à se déshabiller. Pourquoi penser longuement à cet hôte de passage ?

— Je vis si seule ici et notre vie est si dépourvue d'imprévue que le premier venu me tourne la tête.

Elle s'admonesta elle-même, se traita de vieille fille romanesque, tout en allant et venant dans la grande pièce carrelée.

Elle se coucha enfin, donna un grand coup de poing dans son oreiller, compta jusqu'à cent ; répéta : « Je veux dormir, je veux dormir ... » et se remit à penser à M. de Kérusauré.

Il était près de deux heures du matin, lorsque, enfin le sommeil vint clore ses paupières.

V

MARIE Alain se levait tous les jours à l'aube. Toute enfant, elle aimait les heures du matin quand tout dort encore ; jeune fille, elle préparait ses examens en écoutant les premiers tramways et le bruit des bidons que heurte le garçon laitier.

Depuis quelle était en Corse, elle descendait sans bruit dans la maison silencieuse, avant le lever du soleil, traversait le jardin dont elle humait les parfums avec délice ; elle allait jusqu'à la mer, traversait la pinède et revenait en longeant les vignes, en flânant à travers le maquis. Puis elle remontait à sa chambre, s'asseyait devant sa table à écrire, ouvrait un gros cahier et notait ses impressions, les légendes du pays, la vie des paysans corses, toute la chronique vivante, fidèle poétique de ce petit coin de l'île de Beauté. Elle appelait cela : « Tenir son livre de Raison ».

Quelques jours après l'arrivée de M. de Kérusauré, comme elle sortait furtivement de grand matin, une fenêtre s'ouvrit sur la longue façade et une voix prononça :

— Je ne me trompe pas ! C'est vous, mademoiselle Marie, qui sortez si tôt ?

Elle s'arrêta, confuse.

— Je vous ai réveillé, dit-elle et elle allait s'excuser, mais il ne lui en laissa pas le temps et sauta de sa terrasse, avec l'aisance d'un homme rompu à tous les sports.

Il se tourna vers la jeune fille et lui dit :

— Où allons-nous ? Je vous suis, si toutefois vous voulez bien de ma compagnie.

Marie se récria. Elle se sentait toute joyeuse de partager sa promenade avec lui. Son regard, presque affectueux, lui semblait-il, l'avait mise en confiance. Alors, sortant de sa réserve habituelle (faite surtout de timidité) elle se mit à parler en marchant à côté de l'écrivain qui réglait son grand pas sur le sien.

Elle lui contait avec un enthousiasme naïf tout ce que ce pays merveilleux lui inspirait, tout ce qu'elle y avait remarqué ; les mœurs, les histoires, les mille incidents de la vie quotidienne des bergers qui vivent encore comme au moyen âge.

M. de Kérusauré se taisait, observait la jeune fille et, lorsque celle-ci s'arrêta brusquement, la promenade terminée, en s'écriant :

— Je suis honteuse, monsieur, je n'ai fait que parler et j'ai troublé votre méditation.

Il répondit :

— Je ne méditais pas, je vous écoutais et je découvre un monde.

— Un monde ? ... plaisanta Marie ; jouons-nous Christophe Colomb et sa caravelle ?

— Ne raillez pas, jeune fille. Il est bon de retrouver même en autrui des impressions, des sentiments que l'on croyait morts.

Son air sombre démentait son ton de badinage. Il s'inclina poliment et s'éloigna, tandis que Marie, cloué sur place par la surprise, se trouvait stupide.

Avait-elle manqué de tact ? Que voulait-il dire ?

Elle éprouva l'intuition aiguë, comme au premier soir, qu'il y avait un secret dans la vie de cet homme.

Ni au déjeuner, ni au dîner, M. de Kérusauré ne fit la moindre allusion à leur rencontre du matin. Mais le lendementin et les jours suivants, il accompagna encore la jeune fille. Celle-ci se sentait de plus en plus attirée et bavardait gaiement comme avec un ami d'enfance.

Elle lui dit un jour :

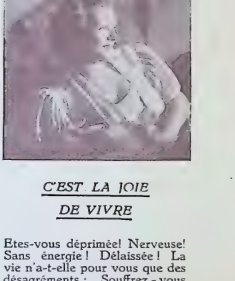
— Il me semble que je vous ai toujours connu. Je vous raconte des choses que je n'ai jamais dites à personne.

Il ne répondit pas tout de suite, comme si cette phrase si simple avait effleuré une corde sensible et qu'il désirait maîtriser son émotion.

Il glissa alors légèrement :

(Lire la suite page 30)

La Beauté Physique



C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée! Nerveuse! Sans énergie ! Délaissée ! La vie n'a-t-elle pour vous que des désagrêments : Souffrez-vous de maigreur ? De vertige ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, charge de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

•

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :
Le samedi, de 3 heures à 6 heures p.m.

CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
9020, Ave Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Nom _____

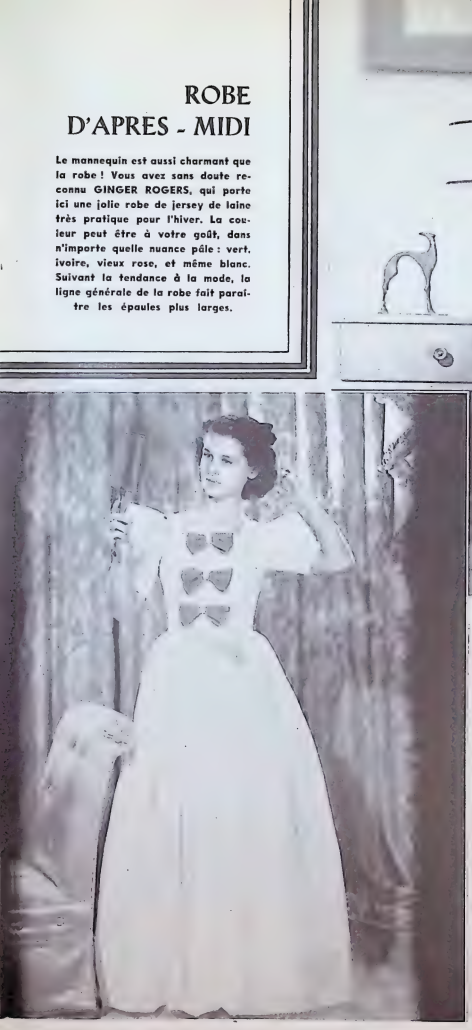
Adresse _____

SUR LA PLAGE CALIFORNIENNE...

(Photos Warner posées par June Wyman (ci-dessus) et Lucille Fairbanks, deux irrésistibles sirènes de Hollywood.)

ROBE D'APRES - MIDI

Le mannequin est aussi charmant que la robe ! Vous avez sans doute reconnu GINGER ROGERS, qui porte ici une jolie robe de jersey de laine très pratique pour l'hiver. La couleur peut être à votre goût, dans n'importe quelle nuance pâle : vert, ivoire, vieux rose, et même blanc. Suivant la tendance à la mode, la ligne générale de la robe fait paraître les épaules plus larges.



ROBE DU SOIR

En vous inspirant de cette toilette juvénile, vous pouvez vous faire tailler une magnifique robe du soir. La jupe, très ample, ne porte aucun ornement. Sur le corsage, trois boucles contrastantes en velours. Cette robe fut dessinée par MARY HOWARD elle-même et elle remporta un très grand succès lors d'une soirée dansante donnée en l'honneur de Laraine Day.

(Photos RKO-Radio et M.-G.-M.)

KATHRYN GRAYSON

Agée de dix-huit ans seulement, elle est une chanteuse très douée, que la Metro fera entendre dans des opérettes filmées. Les studios Metro sont si bien assurés de ses succès futurs qu'ils lui ont fait signer un contrat de plusieurs années.

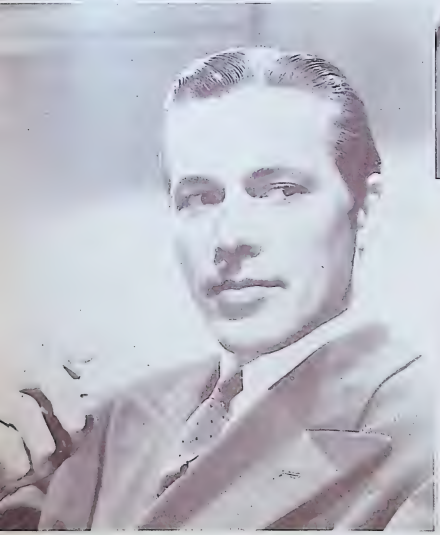
VIRGINIA O'BRIEN

Une autre jeune chanteuse déjà bien connue à la radio américaine. Son premier rôle important est dans "Hullabaloo", une production M.-G.-M., avec Frank Morgan, Billie Burke et Virginia Grey.

Seront-ils grandes

EDWARD ASHLEY

Ex-garçon de table dans un club sélect de Hollywood, il s'était toujours intéressé au théâtre et au cinéma. Après un rôle dans un film de court métrage, " Angel of Mercy ", il fut parmi les principaux interprètes de " Dr. Kildare Goes Home ", avec Lew Ayres et Lionel Barrymore.



CLIFF DANIELSON

Né en Australie, il fit ses débuts au cinéma américain dans " Pride and Prejudice ". Sous contrat aux studios Metro, il est le partenaire de Jeanette MacDonald et de Nelson Eddy dans l'opérette de Noel Coward : " Bitter Sweet ".

vedettes en 1941

POUR SORTIR BONHOMME

LUCILLE BALL a adopté ce joli "swagger" de mouton brun, fermé par une chainette. Chapeau beige et brun.

Comme d'habitude, HEDY LAMARR préfère le noir. Elle porte ici un manteau de drap épais auquel elle ajoute une petite cape de fourrure appropriée. Chapeau orné de plumes de coq.

(Photos RKO-Radio et M.-G.-M.)

AVEC LE HIVER

Ci-dessus, ANN RUTHERFORD est le modèle pour ce manteau jeune et d'une admirable simplicité. Boutons et manchon de mouton de Perse.

GAIL PATRICK porte un ensemble qui ne manque pas d'originalité : le manteau court est fermé par... des pinces à papier. Jupe de drap brun ; le reste est beige et brun.

(Photos Paramount et M.-G.-M.)

L'Amour Triomphe

(Suite de la page 23)

— Il faudrait pouvoir écrire ce que vous narrez si joliment.

Elle avoua :

— Mais j'ai un gros cahier comme confident. Avant que vous ne veniez, je me sentais si seule.

— Ah ! un journal ? Vos mémoires ?

— Non, mon *Livre de Raison*.

Et Marie ajouta :

— Vous voyez, je tourne au bas bleu, c'est complet.

— Alors, dit Kérusauré, il faut que vous ayez confiance en moi, jusqu'au bout et que vous me prêtiez ce gros cahier.

— Je crois que je n'oserai jamais, dit Marie.

Et, pour démentir ses paroles, sitôt rentrée, elle bondit à sa chambre, rafla le cahier, et le cœur battant, sans vouloir s'accorder le répit de la réflexion, elle le remit au jeune homme.

On était en juin, six semaines avaient fui sur les trois mois que M. de Kérusauré s'était accordés.

Les arbres plaiaient sous les cerises rouges et les pêches écarlates et les fleurs d'oranger embaumaient l'air de leur parfum conjugué à celui des roses, des glycines et du chevrefeuille.

Marie, qui cousait à l'ombre du mimosa, maîtrisait avec peine son impatience. Quelle folie d'avoir montré ses essais enfantins à un tel juge ! Le talent de M. de Kérusauré, son goût, son habitude de la littérature et des gens de lettres, tout le porterait à se gausser de ces cris malhabiles. Alors, il ne verrait plus en elle qu'une pédante, lui trouverait mille prétentions. Elle perdrait ainsi son seul ami. Elle se torturait et lorsqu'elle aperçut l'écrivain, essaya en vain de scruter son visage.

M. de Kérusauré était en tous points pareil à lui-même.

Or, le dîner finissait à peine, lorsqu'une auto klaxsonna furieusement à la grille d'entrée. Tandis que le jardinier se précipitait pour ouvrir, Mme Sampiéri, debout devant sa chaise, interrogeait Marie du regard.

— Qui donc peut venir à cette heure-ci ?

Déjà, on entendait les exclamations de Restitute et de Dominique au milieu d'un remue-ménage étonnant, et l'enfant chérie de Mme Sampiéri fit irruption dans la salle à manger.

Elle s'arrêta net en apercevant M. de Kérusauré, et son visage arbora le plus séduisant des sourires, tandis que sa grand-mère faisait les présentations.

— Comment es-tu venue ? Quelle joie de te voir là, disait la vieille dame, je ne t'attendais qu'à la fin du mois prochain.

— Je suis arrivée hier à Ajaccio, avec des amis et nous avons roulé en auto toute la journée. Aussi, je suis morte. Dis à Restitute de me couler un bain. Je dînerai après, je n'ai pas faim. Mais je suis à faire peur et je veux vivement aller me refaire une beauté, afin de ne pas donner à M. de Kérusauré une fâcheuse opinion des jeunes filles corses chez elles. Quelle poussière, quelle poussière dans ce pays ! C'est le royaume de la poussière. Tu sais, c'est ma nouvelle auto, tu la verras demain, elle est épatante, j'ai conduit tout le monde ; nous étions six, six copains que j'ai laissés au Grand Hôtel. Ils voulaient me garder à dîner ce soir, mais j'étais si impatiente de te revoir !

Et comme Mme Sampiéri ne dissimulait ni son étonnement, ni son ravissement d'une conduite aussi inusitée, la jeune fille ajouta aussitôt :

— Je savais que tu n'étais pas seule. Au fait, c'est vrai, mademoiselle Marie, j'ai oublié de vous dire bonsoir. C'est curieux, je vous oublie toujours. Monsieur, vous êtes la cause aujourd'hui de mon étourderie, car il y avait si longtemps que je désirais vous connaître. J'ai été plusieurs fois écouter vos conférences à Paris ; des amis devaient me présenter à vous . . . et brusquement vous avez disparu. On vous croyait parti au Tonkin. Il a fallu que ma grand-mère m'écrive quel hôte illustre abritait notre vieux toit corse, pour que je sois la mieux informée de vos admiratrices.

Santa parlait, Santa se prodiguait avec volubilité et assurance et non sans affectation, voire même préciosité .

Marie comprenait brusquement qu'elle représentait un des échantillons les mieux réussis du snobisme que l'écrivain avait fui.

Elle imagina donc le déplaisir de celui-ci et guetta sur ses traits réguliers une nuance de mécontement.

Elle fut déçue de constater qu'il paraissait beaucoup s'amuser.

Santa d'ailleurs disparut bientôt et on entendit le vacarme qu'elle faisait en haut, bousculant Restitute, remuant des meubles et des valises. Mme Sampiéri écoutait, à la fois ravie et consternée. Elle tenta d'excuser sa petite-fille.

— C'es une espiègle, dit-elle à M. de Kérusauré.

— Elle est charmante, absolument charmante, fit celui-ci, tandis que le visage de la vieille dame s'éclairait.

Puis il prit congé et se retira dans sa chambre, prétextant un peu de migraine.

Marie resta en tête à tête avec Mme Sampiéri. Restitute entrait et sortait, dressant un couvert et improvisant un souper pour l'enfant prodigue.

Celle-ci reparut peu après, coiffée, maquillée, habillée d'une robe sombre qui sortait sans doute d'une très grande maison.

Elle s'exclama :

— Tiens ? Où est notre romancier ?

— Il est allé se coucher, dit Mme Sampiéri. Il avait la migraine.

— Ah ! dit Santa visiblement désappointée.

Elle mangea avec maussaderie, toute son animation envolée, répondit du bout des lèvres aux questions de sa grand-mère et sitôt la dernière bouchée avalée, remarqua :

— Il faut dire à Dominique de laisser la grille ouverte, afin que je n'aie pas besoin de réveiller toute la maison en rentrant.

— Tu sors ? interrogea Mme Sampiéri.

— Que veux-tu que je fasse ici ? Ce n'est pas drôle !

— Je croyais que tu allais rester un peu auprès de moi, implora la grand-mère.

— Tu as déjà ta demoiselle de compagnie et j'ai promis aux amis et amies qui sont venues d'Ajaccio avec moi, de leur montrer un peu Calvi.

Santa dut réfléchir que ses paroles démentaient exactement celles qu'elle avait prononcées quelques instants auparavant. Elle éclata brusquement d'un rire méchant, se leva, effeura les cheveux de sa grand-mère d'un rapide baiser, salua à peine Marie et sortit.

On entendit l'auto ronronner et puis s'éloigner.

Mme Sampieri pourra un long soupir. Elle eut soudain l'air si triste, si désemparé, que Marie se rapprocha d'elle, cherchant une phrase, un geste pour lui témoigner son affection.

Celle-ci comprit mais ne voulut pas de cette consolation, elle se contenta de dire avec une froideur inhabituelle.

— Allons, je n'ai plus rien à faire ici. Bonsoir, mon enfant.

Marie monta, elle, presque aussitôt. Sous la porte de M. de Kérusauré filtrait un rais de lumière. Luttait-il contre la migraine, ou s'était-il endormi sur le gros cahier, en oubliant d'éteindre l'électricité ?

Jamais les pensées de Marie n'avaient été aussi sombres. Mille incidents de la journée lui revenaient et l'agaçaient. Pourtant, elle s'endormit lourdement et comme brisée par des sentiments qu'elle ne s'expliquait qu'en partie. Fort tard, l'auto de Santa la réveilla. Elle se leva sans bruit, se pencha par la fenêtre ouverte. Mlle Sampiéri rentrait en effet, mais le regard de Marie ne la suivit point. Il était fasciné par un trait de lumière qui trouait la façade sombre. Dans la chambre de M. de Kérusauré, derrière les volets mi-clos, l'électricité brûlait toujours.

VI

Le lendemain, Marie s'habilla sans entrain. Elle appréhendait et souhaitait tour à tour sa rencontre avec M. de Kérusauré. Il lui parut plus grave que

d'habitude, et elle fut elle-même moins enjouée.

A peine avaient-ils franchi les limites du parc, qu'il considéra le petit visage anxieux.

— Mademoiselle Marie, je salue en vous un grand poète.

Elle protesta :

— C'est mal de railler ainsi. Je n'aurais jamais dû vous confier ce cahier . . .

Il l'interrompit :

— Je vous assure, laissez-moi parler. J'ai lu votre manuscrit toute la nuit, rien ne peut rendre l'émotion que j'ai ressentie : poésie de la forme, poésie de l'inspiration ; pour retrouver tant de talent, il me faudrait vous comparer aux plus grandes de nos femmes de lettres.

Marie écoutait avec stupeur.

— Peut-être vous laissez-vous aveugler par votre intimité avec moi ?

— Pourquoi montrez-vous tant de scepticisme, petite fille ? railla-t-il doucement. Je croyais avoir le monopole de ce vilain défaut. Je vous répète très simplement que ce que vous avez écrit est très beau et que je souhaiterais d'en être l'auteur.

Marie chemina un instant en silence et M. de Kérusauré reprit :

— Vous parlez l'avenir l'autre jour ; l'avenir pour vous, je le vois bien plus brillant que le présent. Si vous m'y autorisez, dès mon retour à Paris je présenterai votre manuscrit à un éditeur.

Marie se taisait toujours. Mais quel bouleversement intérieur cachait sa figure d'apparence paisible !

Des paroles qu'avait prononcées M de Kérusauré, elle avait retenu ceci : son compagnon ne méprisait pas son œuvre, il l'admirait, elle, pauvre petite demoiselle de compagnie provinciale et puis . . . il parlait de son départ à lui. C'est vrai que bientôt il retournerait dans la capitale, la maison redeviendrait vide, les journées monotones et sans but. Ah ! qu'importait le mirage de succès et de richesse qu'évoquait M. de Kérusauré ! Sans doute n'était-ce qu'un rêve qui ne contenterait pas son cœur affamé de tendresse, éperdu d'amour. Car Marie avait compris brusquement qu'elle aimait de tout son cœur, de toute son âme, le « paying guest », l'hôte de passage que bientôt elle ne verrait plus.

L'écrivain s'arrêta un instant et, prenant les deux mains de Marie, l'obligea à le regarder. Il lut sans doute la chagrin caché dans ses yeux clairs.

— Mademoiselle Marie, commença-t-il (et il paraissait très ému), j'ai cru discerner que je ne vous suis pas indifférent ; vous me considérez comme son ami, n'est-ce pas ?

Marie essaya de se dégager.

— Répondez-moi, voyons ! supplia-t-il.

Elle fit oui de la tête, trop bouleversée pour parler.

Où voulait-il en venir ? Un instant, le merveilleux espoir d'avoir inspiré de l'amour l'effleura. Elle interrogea anxieusement du regard le visage bruni penché vers le sien.

A ce moment, le jardinier Dominique apparut sur le sentier. M. de Kérusauré lâcha vivement les mains de Marie, si vivement que celle-ci eut un sursaut d'orgueil froissé.

Le vieux Corse les salua tous deux avec un large sourire et fit une remarque en dialecte corse que l'écrivain ne comprit pas, mais qui amena le rouge aux joues de Marie tout à l'heure si pâles.

M. de Kérusauré n'avait pu retenir une exclamation de contrariété.

Marie se remit en marche, espérant et redoutant en même temps la fin de la confidence ébauchée.

Mais son compagnon, après un moment de silence, parla d'autre chose.

Ni ce jour-là, ni le lendemain, il ne reprit la conversation interrompue. Il se montra aimable, enjoué et cependant visiblement préoccupé.

Un matin, au retour de leur promenade, ils trouvèrent Santa sur la terrasse qui les accueillit avec un sourire assez railleur. Elle tenait une carabine à la main.

— Je suis sans doute plus prosaïque que vous, dit-elle à Marie, je me lève aussi tôt, mais dans un but pratique . . .

Et se tournant vers M. de Kérusauré, elle ajouta :

— Je viens de tirer quelques merles que nous mangerons ce soir à dîner. Vous verrez que nos merles corses valent souvent mieux que des grives.

Marie put ruminer à loisir ces paroles aigres-douces, car son compagnon, pour qui Santa continuait de déployer toutes les ressources d'une coquetterie consommée à laquelle il n'avait d'abord opposé que froideur, ou amusement distant, parut brusquement se laisser séduire, et fut tout accaparé dès lors par Mlle Sampiéri.

Aux repas, Mlle Sampiéri fit assaut de drôlerie et d'esprit avec lui. Elle paraissait très lancée dans les milieux littéraires d'avant-garde et les blaguait avec un humour féroce.

Tandis que Mme Sampiéri riait de bon cœur, Marie se sentait d'humeur de plus en plus morose et s'en affligeait.

Or, ce fut bien pis, lorsqu'au départ pour la promenade quotidienne, elle attendit en vain devant les volets grands ouverts de M. de Kérusauré.

Celui-ci ne parut pas. Marie s'en alla d'un pas lent, se retournant plusieurs fois, espérant toujours, ne voyant rien venir.

Elle se traînait plutôt qu'elle ne marchait, cherchant un coin retiré où elle pût s'asseoir et pleurer. Mais ses larmes ne coulèrent pas et elle promena ainsi le long des vignes, parmi la bruyère et les cryptes roussis, une pauvre figure angoissée.

REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous souterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des intestinlins n'atteint pas toujours la cause ; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie.. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25¢.

Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi bas prix de 25 cents. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher
Montréal, P.Q.
Heures de bureau :
Le samedi, de 3 heures à 6 heures p.m.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

Avez-vous des cadeaux à faire . . .

★ Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *le Pilon*.

Elle approcha de la propriété, lorsqu'une auto la dépassa. Santa la conduisait, flanquée de M. de Kérusauré. Elle agita un bras en lançant un bonjour railleur.

Marie, pétrifiée, sentit le sol se dérober sous ses pieds.

Elle s'appuya un bon moment contre le pilier de l'entrée et arriva au moment où Mlle Sampiéri et le « paying guest », installés devant le café fumant et des tartines de pain bis, discutaient d'une prochaine excursion.

Santa, tout en dévorant à belles dents, observait du coin de l'œil la demoiselle de compagnie.

— J'adore les grandes balades à deux, mais vous, mademoiselle Marie, disait l'enfant terrible, l'air matinal ne vous réussit pas. Vous avez l'air d'une morte. Vous devriez vous farder un peu.

Marie rougit, elle lança un coup d'œil suppliant à M. de Kérusauré, mais celui-ci était tout occupé à signer sur le carnet du facteur le reçu d'une lettre recommandée.

Il avait son air sombre et sa bouche crispée et il ouvrit avec rage l'enveloppe. Il lut et son visage se rembrunit encore. Il replia le papier, tapota distraitement la table avec son couteau, relut la missive, la relut encore, en disant seulement cette fois-ci d'un air distrait : « Vous permettez ? » Il n'attendit pas la réponse d'ailleurs et, sitôt sa lecture terminée, avala d'un trait son café, fourra la lettre dans son veston et sortit d'un air furieux.

Dix minutes après il revenait plus calme et, avec une politesse exquise, s'adressant à Santa :

— C'est dommage, annonça-t-il, je vais être obligé d'écourter mon séjour à la campagne. J'en suis navré.

Et il disparut .

— Quelque jolie femme le rappelle à Paris, gouailla Santa.

Et comme Marie levait ses sourcils en une moue étonnée :

— Vous ne savez pas, poursuivit Mlle Sampiéri, que notre pensionnaire est un homme à succès. Il ne compte plus ses conquêtes. Mais il passe et ne s'attache pas, brisant les cœurs comme un chasseur tire des perdrix.

Et Santa éclata d'un rire moqueur dont les échos résonnèrent longtemps dans les oreilles de Marie. Celle-ci vaqua sans âme à son devoir quotidien.

Pendant les lecteures à sa vieille amie, avait d'ailleurs commencé un nouveau supplice.

Mme Sampiéri adorait tant sa petite-fille qu'elle ne concevait pas que quiconque l'approchait n'en devienne amoureux. Elle avait remarqué la gaieté et la sorte de camaraderie qui régnait entre Santa et M. de Kérusauré depuis plusieurs jours. Elle interprétait cette intimité comme les prémices d'une union prochaine et s'efforçait de faire partager à Marie cette conviction.

Aussi interrompait-elle constamment l'histoire de Marie-Antoinette que Marie s'essayait de lire d'une voix assurée, par des remarques et des conjectures.

— Il y a une assez grande différence d'âge entre notre pensionnaire et Santa, mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Un mari plus âgé aura plus d'autorité pour dompter les caprices de cette enfant. Mon Dieu, quel joli couple ils feront ! Vous écrirez, mademoiselle Marie, à différentes adresses que je vous donnerai pour que nous ayons des échantillons de tissus pour le trousseau. Nous le confectionnerons nous-mêmes ici.

— Mais . . . madame, commençait Marie, torturée.

— Oui, oui, je sais bien ce que vous voulez dire : il ne faut pas aller plus vite que les violons. La demande officielle n'est pas encore faite, mais croyez-moi, la perspicacité d'une grand-mère se trouve rarement en défaut. Cela saute aux yeux pour qui sait observer : ces enfants s'aiment et s'entendent à ravir. D'ailleurs, j'ai sondé adroitement le terrain.

— Ah ! cria presque Marie.

— Qu'avez-vous ?

— Je me suis égratignée avec ma broche, dit la jeune fille.

— J'espère que cela ne sera rien ! Que disais-je ? Oui, j'ai interrogé, non pas notre hôte que je ne veux pas effaroucher en ayant l'air trop pressée, mais Santa.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Rien de très précis, sinon que ses espoirs s'accordaient avec les miens et qu'elle accepterait très volontiers de devenir la femme de notre pensionnaire. C'est l'essentiel. Pourtant, comme je ne veux pas revenir constamment sur ce su'et, je voudrais que vous tâchiez de s'interroger vous-même, afin de savoir quels sont leurs projets !

— C'est inutile, déclara Marie, qui se souciait peu d'assumer une telle mission : c'est inutile, M. de Kérusauré doit nous quitter bientôt, paraît-il, et je suppose qu'avant son départ il aura un entretien avec vous.

— Il nous quitte ? Mais pourquoi ? dit la vieille dame brusquement inquiète.

— Il a reçu une lettre ce matin, ajouta Marie. Il paraissait très contrarié.

La jeune fille ne souffla mot des commentaires de Santa et reprit sa lecture à voix haute.

— Ce genre de conversation, soliloquait Marie, tout bas avec un humour lugubre, n'est pas fait pour moi ! J'arrive à envier le sort de saint Laurent sur son gril.

Plus tard, elle rencontra M. de Kérusauré dans l'escalier.

— Quand pourrais-je vous parler ? demanda-t-il.

— Ne suis-je pas toujours la même, suivant un même et immuable horaire, répondit-elle avec une nuance de froideur.

Il comprit l'allusion à son changement d'attitude, si net, si brusque et s'exclama :

— Je ne puis plus vous accompagner le matin, excusez-moi.

— Vous êtes tout excusé !

— Vous vous méprenez, Marie, et je ne puis guère m'expliquer ici, fit-il en désignant l'escalier et le couloir où pouvaient surgir Restitute, Dominique ou Santa.

— Mais vous ne me devez aucune explication, rétorqua Marie de plus en plus froissée.

Que signifiait cette conversation furtive après des semaines d'amitié et de confiance, puis quelques jours de froideur totale ?

Elle se souvenait des insinuations de Santa, des confidences de sa vieille amie : peut-être n'avait-elle après tout qu'une distraction de vacances. Santa n'avait eu qu'à paraître pour que tout soit changé.

M. de Kérusauré eut un geste découragé, il allait s'éloigner. Il se ravisa .

— Et puis non, c'est trop bête, Marie, je . . . j'ai . . . enfin . . . Il balbutiait, s'arrêta, se mordit les lèvres, reprit son souffle.

— J'ai beaucoup d'affection pour vous et . . .

Marie l'interrompit avec colère :

— C'est mal ce que vous faites, c'est lâche, c'est atroce. Vous vous moquez d'une pauvre fille. Votre jeu est indigne, je ne mérite pas cela.

Elle tremblait d'indignation et de chagrin.

M. de Kérusauré paraissait lui-même en proie à une violente émotion. Il chercha à l'entraîner.

— Venez ici, voyons, que nous puissions causer. J'ai peur du malentendu qui se crée entre nous.

La voix acide de Santa monta alors vers eux.

— Hou, hou ! mon cher Guy, venez-vous ?

Marie sursauta. Elle éclata d'un rire amer.

— Quel malentendu voulez-vous qu'il y ait entre nous ? Rien ne peut nous rapprocher, rien ne peut nous séparer.

— Ah ! fit sourdement M. de Kérusauré ; pensez-vous sincèrement ce que vous dites là ?

Mais Marie, à bout, s'enfuit sans se retourner, sans reprendre haleine, courut à sa chambre, se jeta sur son lit et là, sanglota, la tête enfouie dans son oreiller.

Le soir, elle fit dire à Mme Sampiéri qu'elle se sentait souffrante et elle garda le lit jusqu'au lendemain. Lorsqu'elle sortit enfin, Restitute lui tendit, non sans curiosité, un pli cacheté.

Marie affecta l'indifférence, garda la lettre dans sa main sans l'ouvrir. Elle attendit d'être seule, et alors seulement

elle déchiffra à grand'peine, car les mots dansaient devant ses yeux.

« Mademoiselle Marie,

« Je pars sans vous avoir revue et sans vouloir malgré tout désespérer de notre amitié. J'emporte le gros cahier, et je vous écrirai sans doute un jour la confiance que je n'ai pas su vous faire. En attendant, gardez-moi une toute petite place dans vos pensées. Très sincèrement.

« GUY DE KÉRUSAURÉ. »

La jeune fille lut et relut le message. On pouvait l'interpréter comme l'adieu le plus banal. Il pouvait signifier aussi l'aveu voilé d'un sentiment plus tendre qu'une simple amitié.

Elle replia pensive la feuille de papier, soupira et la rangea parmi ses pauvres trésors : souvenirs de ses parents défunts, gages d'amitiés mortes, elles aussi.

Courageusement, elle se prépara à affronter la souffrance, le long chagrin que cause l'absence de l'être aimé, l'incertitude le désespoir, qui changent les minutes en heures, les semaines en siècles.

Elle se disait qu'elle n'avait pas vingt-huit ans et que déjà la vie semblait finie. Alors, elle entreprit de broder pour le maître autel de la vieille cathédrale une nappe sur laquelle elle penchait ses yeux ternis de pleurs.

VII

SANTA avait paru surprise du départ de M. de Kérusauré. Ou tout au moins sa grand-mère le laissa entendre à Marie Alain.

— Je ne suis pas sûr que ces deux amoureux ne se soient pas disputés, dit la vieille dame. Pourquoi notre hôte est-il parti aussi subitement ?

— Il avait reçu une lettre, rappela Marie.

— Ah ! oui. En tout cas, Santa se montre ces jours-ci d'une humeur de dogue, et d'un côté j'en suis très contente car cela me prouve qu'elle tient à lui.

Santa ne tarda pas d'ailleurs à annoncer son prochain embarquement.

Et comme la vieille dame s'étonnait, avec une pointe d'amertume, de ce nouveau changement de programme, l'enfant gâtée répondit avec assurance qu'elle désirait retourner à Paris pour conclure son mariage.

M. de Kérusauré souhaitait la présenter à ses proches, et célébrer leurs accordailles au milieu d'amis et de parents et non pas dans la solitude d'une vieille maison corse.

Ce discours imperturbable, accompagné de coups d'œil railleurs jetés à la dérobée sur la demoiselle de compagnie, laissa Marie fort rêveuse.

Il était certes impossible qu'une enfant de vingt ans mentît avec un tel sang-froid sur un sujet aussi grave. Alors ? Alors, ses plus tristes appréhensions étaient donc justifiées, et M. de Kérusauré n'avait sans doute pas cherché autre chose, pendant les longues semaines où il avait paru son ami, qu'une diversion d'homme blasé, le plaisir malsain de troubler un cœur pur . . .

L'impérieuse Santa partit le samedi et la maison parut encore plus vide.

Allait-elle vraiment vers le bonheur comme sa grand-mère le souhaitait si fort ?

Marie espéra qu'un avenir tout proche lui apporterait la réponse à cette question.

« Tout vaut mieux que l'incertitude dans laquelle je me débats, » pensait-elle.

Hélas ! la vie reprit son cours monotone, les jours s'enfuirent sans apporter aucune nouvelle.

Les vents d'hiver dépouillèrent de leurs feuilles les vignes jaunissantes, les pluies détrempèrent le sol brûlé et firent surgir une herbe fine et verte dont les moutons innombrables, descendus des montagnes, se repaissaient.

Marie chaque matin guettait le facteur et éprouvait ainsi quotidiennement une déception.

De temps en temps, elle relisait le court billet que lui avait laissé M. de Kérusauré et elle s'apercevait que le léger espoir qu'il avait suscité en elle était lent à mourir. Elle ne pouvait renoncer à attendre, quoi ? Elle n'eût pu le dire.

Elle voulait croire, sinon à l'amour dont elle n'osait rêver, du moins à l'amitié.

— Quand je n'aurai même plus cela, se disait-elle, alors, alors . . .

Et une telle épouvante s'emparait d'elle, qu'elle s'accrochait désespérément à ce qu'elle nommait l'illusion de l'illusion.

Mme Sampiéri poursuivait parallèlement sa propre chimère. Elle avait reçu deux courts billets de Santa et, bien que celle-ci ne parlât ni de M. de Kérusauré, ni des projets de mariage, sa grand-mère tenait ceux-ci pour certains et voulait lire entre les lignes des confidences auxquelles Santa, en écrivant à toute vitesse des banalités, n'avait certes pas songé.

La santé de la vieille dame déclinait rapidement. On sentait que le bonheur dont elle rêvait pour sa petite-fille était le seul lien qui la rattachât à l'existence et Marie, sa confidente, se gardait bien de jeter une ombre quelconque sur ce mirage (était-ce simplement un mirage ?) qui la blessait cruellement.

Des mois passèrent . . . puis un jour le facteur annonça :

« Une lettre pour vous . . . de Paris. »

Marie saisit l'enveloppe de ses doigts tremblants. Son cœur battait à toute force dans sa poitrine.

Mais ce n'était pas l'écriture de l'absent.

NE SOUFFREZ PLUS

Grâce au

TRAITEMENT Médical F. GUY

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.* Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons *GRATIS* une brochure avec échantillon du *Traitement Médical F. Guy.*

BUREAU
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m
Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353, Place d'Armes
5941 Avenue Delorimier
Montréal, P.Q.

JOUEZ DE LA GUITARE Hawaïenne

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode notée et chiffrée, très facile à apprendre. Examens, diplôme, etc. Thèmes faciles, 12 années d'expérience dans l'enseignement de cette musique. Nouveaux prix très bas. Ecrivez dès aujourd'hui pour plus de détails. Une leçon d'essai absolument Gratuite. LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENRG. 251 V rue St-Joseph, Québec

Nouveaux PRIX TRES BAS

Lisez . . .

La Revue Populaire

En vente partout : 15 cents

Désespérée, elle hésita un long moment avant d'ouvrir la missive.

Un éditeur parisien l'informait qu'il avait en mains le manuscrit de son *Livre de Raison* et que cet ouvrage, patronné par M. de Kérusauré, l'intéressait vivement.

Il lui proposait donc de l'éditer et joignait à sa letttre un modèle de contrat. Marie, surprise d'abord, puis contente et déçue à la fois, se hâta de répondre. Elle accepta les conditions.

Alors, elle eut le loisir de s'affliger du silence de Kérusauré. Cet incident avait ravivé sa peine.

— Il m'a fait l'aumône de cette recommandation, mais tout cela me prouve bien qu'il n'a éprouvé pour moi que de la pitié. Comment ai-je pu m'illusionner.

Mme Sampiéri ce jour-là ne se leva pas.

Elle resta blottie dans son lit, les yeux fixés sur ses mains pâles qui reposaient sur le bord du drap.

Elle écouta les nouvelles que Marie lui apportait avec indifférence et répondit comme si elle n'avait pas entendu :

— De quel bois sont donc faits les hommes d'aujourd'hui ? M. de Kérusauré et Santa s'aiment, je le sais, et ils n'ont pas encore trouvé moyen de me l'écrire officiellement. Est-ce Santa qui recule ce mariage ? Je n'y comprends rien...

Elle parlait avec volubilité et Marie s'aperçut que la fièvre allumait dans son regard une flamme étrange et fardait ses joues blêmes.

Elle tâta le pouls, le trouva irrégulier, envoya chercher le docteur.

Les jours qui s'écoulèrent ensuite tenaient du cauchemar. Au dehors la tempête faisait rage, le vent hurlait dans les cheminées, gémissait dans les vastes corridors, tandis que des rafales de pluie fouettaient les carreaux.

Et, couchée dans son vaste lit, sous les courtines à l'ancienne mode, Mme Sampiéri délirait sans cesse, en tenant la jeune fille par la main. Elle la prenait tantôt pour Santa, tantôt pour sa propre sœur, morte cinquante ans auparavant. Toutes les angoisses, tous les chagrins, toutes les déceptions de sa vie défilaient racontés d'une voix menue, essoufflée, rapide, sans que la nuit y apportât aucun répit.

Restitute, agenouillée au pied du lit de sa maîtresse, récitait des prières corses qu'elle entrecoupait de lamentations.

Elle insista pourtant pour que Marie prît un peu de repos, mais la malade s'aperçut bientôt de son absence, et la réclama aussitôt.

Le docteur ne cachait pas son pessimisme.

— Une pneumonie, à son âge, c'est diablement sérieux. Avertissez sa famille, je serai soulagé.

Marie écrivit donc à Santa une lettre pleine d'émotion, relatant l'état alarmant de la vieille dame. Brusquement, le temps changea, le vent s'apaisa, le soleil reparut et pour la première fois la malade s'assoupit. Elle reposa, spectrale, épuisée, pendant quelques heures, se réveilla soudain, soupira faiblement :

— Le beau temps.

Et comme Marie se penchait vers elle, elle lui sourit et se rendormit aussitôt.

Deux jours après arrivait un télégramme de Santa : «Donnez nouvelles. »

Marie câbla : «Améliorations, stop. Docteur a bon espoir, mais votre présence serait bienfaisante. »

Mlle Sampiéri répondit par une longue lettre pleine de protestations d'affection et de tendresse à l'adresse de sa grand-mère. Sous cette forme déclamatoire, ce n'était ni plus ni moins qu'un refus de quitter Paris.

Marie déchira la lettre sans s'arrêter à la phrase :

« Dites à grand-mère que M. de Kérusauré se joint à moi pour lui envoyer nos vœux fervents de rétablissement. »

Marie voulait être forte, elle voulait oublier ; elle s'acquitta courageusement du message, écouta sans broncher les commentaires de sa vieille amie. Celle-ci les interrompit soudain :

— Ma petite amie, vous allez vous couvrir chaudement et sortir. Vous êtes toute pâle avec des cernes bleues sous vos yeux. Ma vieillesse est trop égoïste et j'abuse de votre dévouement. Allez à Calvi et rapportez-nous les journaux. Nous vivons comme des sauvages, sans rien connaître de ce qui se passe au dehors.

Marie ne se le fit pas dire deux fois. Il lui semblait étouffer dans la vieille maison dont elle n'était pas sortie depuis que Mme Sampiéri était malade. Elle flâna à travers les cahmps, retrouva la plage et la pinède presque avec émotion, arriva enfin, après bien des détours, à la librairie de la petite ville. Elle regarda les journaux, puis machinalement, jeta un coup d'œil sur les livres qui venaient d'arriver.

Elle lut un titre :

Le livre de Raison, par Marie Alain.

Sur la bande verte qui enserrait le volume, quelques phrases ne lui attribuaient pas moins que du génie.

Elle eut un éblouissement ; cela lui paraissait si incroyable. Elle prit le livre, le feuilleta, retrouva ses propres phrases avec attendrissement.

— Elles me paraissent beaucoup plus jolies depuis qu'elles sont imprimées, se dit-elle naïvement. Je vais porter cela à Mme Sampiéri.

Elle acheta le livre et tous les journaux, passa à la poste. Là, un paquet recommandé l'attendait. Il contenait un exemplaire du *Livre de Raison*, une liasse de coupures de presse, pour la plupart fort élogieuses, et enfin une lettre de l'éditeur l'informant qu'il avait posé sa candidature pour le Prix Fémina et qu'il la tiendrait au courant.

Marie rentra donc plus joyeuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Elle déposa son paquet sur le lit de Mme Sampiéri et savoura la surprise de celle-ci.

La malade ouvrait des yeux ronds et répétait :

— C'est trop fort. Moi qui me pique d'aimer et de respecter la littérature, j'ai obligé une femme de génie à repriser mes serviettes.

Marie rit alors de son joli rire clair.

La vieille dame poursuivit :

— J'aime votre rire, mon enfant ,mais il me semble qu'on l'entend bien peu souvent...

— Vous avez été si malade, reprocha Marie, je n'avais guère le cœur à me réjouir.

— Oh ! il y a bien longtemps que votre gaieté s'en envolée. Tenez, je ne vous ai plus entendu rire ainsi depuis le séjour de M. de Kérusauré.

Mme Sampiéri ferma les yeux et se plongea dans une profonde songerie que Marie prit pour un sommeil brusque.

Elle fut saisie, lorsque sa vieille amie reprit d'une voix basse :

— J'ai bien réfléchi, Marie, mon enfant. Il faut que vous partiez pour Paris.

— Mon Dieu, madame, et moi qui croyais que vous dormiez ! Vous m'avez fait peur. Pourquoi voulez-vous m'éloigner ?

— Je ne tiens pas à vous éloigner, mais je sais qu'il est nécessaire que vous alliez voir votre éditeur et que vous vous occupiez un peu de vos affaires et de votre carrière. Je me sens coupable de vous avoir accaparée si longtemps.

— Mais, madame, se récria Marie, comment aurais-je pu vivre sans vous ?

— Ma petite, quoi qu'il en soit, j'ai manqué de finesse et de pénétration. Vous allez me promettre de vous occuper sérieusement de votre avenir, de ce prix Fémina, que sais-je enfin ? Votre éditeur vous le dira mieux que moi. Et vous allez lui écrire tout de suite que vous arrivez.

Marie hésita. La perspective de partir, de se plonger dans la lutte ne lui souriait pas. Elle s'interrogeait. Lâcheté ? Non pas, mais crainte de se retrouver face à face avec celui qu'elle aimait et terreur de souffrir davantage.

— Ici, s'avouait-elle, je m'engourdis, et peu à peu j'oublierai.

Et la voix de sa jeunesse criait en elle :

— Pars, tente la chance...

Elle s'aperçut alors que Mme Sampiéri parlait toujours et qu'elle n'avait pas écouté.

— Madame, il me faut réfléchir, conclut Marie ; je ne puis pas me décider ainsi. Nous verrons tout cela demain.

Une semaine après, Marie préparait ses valises.

L'heure du départ sonna. La jeune fille prit congé de Mme Sampiéri et s'aperçut que celle-ci pleurait.

Elle s'exclama :

— Voulez-vous que je reste ? Je ne tiens pas à ce voyage et cela me peine de vous laisser seule.

La vieille dame se ressaisit :

— Non, vous devez partir, je le sens. J'aurai du courage, croyez-le, et puisque vous reviendrez bientôt . . .

Et elle donna l'ordre à Dominique de charger les bagages sur la carriole.

— A bientôt ! cria-t-elle encore à Marie Alain, comme la voiture s'éloignait.

Et la jeune fille se retournant une dernière fois, embrassa du regard cette maison où elle avait savouré la paix et puis connu la souffrance, et agita la main en signe d'adieu.

VIII

SUR le quai de la gare de Lyon, une surprise attendait Marie Alain.

Elle reconnut soudain la haute silhouette de celui qu'elle aimait. M. de Kérusauré semblait chercher quelqu'un. Dès qu'il l'aperçut, il se fraya un passage jusqu'à elle.

— Vous ! s'exclama-t-elle.

Mais aussitôt elle se rembrunit. Santa, en effet, venait de surgir à côté de l'écrivain.

— Nous avons voulu être les premiers à vous féliciter, dit Mlle Sampiéri.

— Pourquoi ? De quoi s'agit-il ? demanda Marie.

— Le Prix Fémina vous a été décerné hier, répondit l'écrivain qui ajouta :

« Vous avez dû me croire mort, car je n'ai pu vous écrire. Je sors à peine d'une grave maladie qui m'a immobilisé très longtemps . . .

Il fit une pause et termina avec une ferveur singulière.

— Maintenant, tout va bien.

— Par quel miracle vous trouvez-vous là, à mon arrivée ?

— Votre éditeur, qui est d'ailleurs un vieil ami à moi, m'avait averti de votre passage à Paris. Vous l'aviez prévenu que vous débarqueriez ce matin à la gare de Lyon et j'étais bien décidé à ne pas vous laisser échapper.

Santa, de son côté, plus aimable qu'en Corse, multipliait les flatteries.

Cahin-caha, heurtés par les uns et les autres au milieu de la bousculade, ils parvinrent enfin au buffet où M. de Kérusauré commanda le petit déjeuner.

Là, Marie, essayant de cacher son émotion, remercia ses deux compagnons de leur accueil.

A la dérobé, elle contempla M. de Kérusauré, il lui parut plus jeune qu'en Corse et comme délivré de cette ombre qui si souvent embrumait ses traits. Santa toujours sûre d'elle, même de sa grâce

fascinant

$1.00 envoie 300 cigarettes SWEET CAPORAL ou WINCHESTER, ou $1.00 enverra soit 1 livre de tabac à pipe OLD VIRGINIA, soit 1 livre de tabac à cigarettes SWEET CAPORAL (avec papiers Vogue) aux Canadiens qui font du service outre-mer dans la F.C.S.A. seulement. Aussi aux Canadiens servant dans les Forces Britanniques, dans le Royaume-Uni.

$2.50 envoient 1,000 cigarettes à un soldat ou à une unité.

Adressez "Sweet Caps", B.P. 6000, Montréal, P.Q.

comme une

sweet caporal

• Les Sweet Caps enregistrent constamment des points. En fait, elles présentent une combinaison tellement insurpassable de qualités conquérantes qu'elles sont devenues les cigarettes les plus populaires au Canada: toujours fraîches, toujours agréables, répondant sans cesse à votre attente la plus optimiste.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

EN LISANT...

LA REVUE POPULAIRE

vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens

EN JANVIER

LES COEURS REFLEURISSENT

par ROGER REGIS

•

Ne manquez pas de lire l'article intitulé : VAUDREUIL-SOULANGES, berceau de l'industrie du lin au Canada.

•

PROFITEZ de notre abonnement spécial

$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

UN NOUVEAU GRAND FEUILLETON DE NOTRE AUTEUR FAVORI EST ACTUELLEMENT EN COURS DANS LE SAMEDI :

▼

La Faute de l'Autre

par EMILE RICHEBOURG.

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

désinvolte, de sa beauté brune et de son élégance impeccable, taquinait l'écrivain comme aux derniers jours de leur séjour en Corse. Marie s'aperçut bientôt que, très habilement, Mlle Sampiéri avait mis la conversation sur un terrain où elle ne pouvait les suivre, elle, la provinciale, la sauvage, que le tapage de la grande ville étourdissait.

▼

M. de Kérusauré fit sans doute la même constatation. Il rompit les chiens.

— Comment va Mme Sampiéri ?

— C'est vrai, rétorqua Santa dans un éclat de rire, je ne pense même pas à vous demander des nouvelles de grand-mère. Heureusement, mon cher Guy, que vous réparez mes gaffes en ami dévoué.

— Est-ce un gaffe ? Ou simplement manque de cœur, répondit celui qu'elle appelait sans cesse ostensiblement : « Mon cher Guy. »

Marie, surprise de cette sortie, les considéra tous deux. Santa ne paraissait nullement décontenancée, mais M. de Kérusauré arborait un sourire poli que venait démentir la sévérité de son ton.

Il se pencha vers Marie brusquement et confia :

— Vous ne pouvez savoir combien je suis heureux de vous voir là !

Santa se mordit les lèvres. M. de Kérusauré ne lui laissa pas le temps de prononcer un mot. Il ajouta :

— Je serai votre guide à Paris, Marie, si vous le voulez bien. Vous verrez, nous allons faire de grandes choses.

Les paupières de la jeune fille battirent comme les ailes d'un oiseau effarouché. Elle avait tout prévu, sauf ce ton affectueux, cet accueil presque tendre. Et devant Santa, encore !

Déjà, Mlle Sampiéri se levait, l'entraînait au dehors, tandis que leur compagnon s'occupait des bagages et de trouver un taxi.

Marie interrogea vivement la jeune fille, car elle ne voulait pas commencer ce séjour dans l'équivoque.

— Votre grand-mère est inquiète de n'avoir pas de nouvelles de votre mariage. Doit-il avoir lieu bientôt ?

Santa affirma :

— Un deuil de famille a bouleversé nos projets. Ma grand-mère peut se rassurer, je me marierai certainement au printemps.

Ainsi, pensa Marie, tout dans l'attitude de M. de Kérusauré n'était que mensonge. Il allait en épouser une autre, et froidement il essayait de ranimer le sentiment tendre dont il s'était aperçu sans doute.

Marie, raidie contre la souffrance, eut un grand sursaut d'orgueil. Non, elle ne servirait pas de jouet destiné à éveiller la jalousie de Santa. Elle n'accepterait pas des attentions dictées par des sentiments troublés sur lesquels elle ne voulait pas se pencher.

Et comme M. de Kérusauré faisait arrêter le taxi devant un hôtel confortable et lui disait :

— Vous voilà arrivée. Votre chambre est retenue. Je viendrai vous chercher à quatre heures pour vous conduire chez votre éditeur.

Elle faillit crier :

— Non, ne revenez plus jamais, je ne veux plus vous voir, je veux vous oublier, vous et Santa.

Mais comme le chagrin l'avait mûrie, c'est avec une parfaite maîtrise d'elle-même qu'elle accepta, remercia, prit congé.

— Cette après-midi, se dit-elle, j'aurai une explication.

Pour la première fois, elle éprouvait une révolte sauvage contre le sort.

Sitôt installée dans sa chambre banale, elle se considéra dans la glace immense qui tenait tout un panneau.

Elle se compara mentalement à Santa.

— Pourquoi elle et pas moi ? Pourquoi se trouve-t-elle comblée et moi démunie de tout ?

Ses yeux tombèrent sur son sac à main, un peu usé. Elle songea :

— Mais j'ai de l'argent là-dedans, maintenant, je n'ai pas besoin de vivre comme une pauvresse.

Elle compta les billets : entre la somme que lui avait remise Mme Sampiéri et l'avance envoyée par l'éditeur, leur nombre, bien qu'écorné par le voyage, était encore respectable.

Marie Alain réfléchit encore un instant.

— Oui, tantôt je mettrait toutes choses au point.

Sa pensée confuse se précisa :

— C'est vrai, s'avoua-t-elle, je désire terminer nos relations en beauté ; ne pas jouer la vieille fille dépitée, la provinciale transie... et pour cela que faut-il faire, mon Dieu ?

La réponse à cette question dansait déjà dans sa tête. Elle fit couler un bain, y plongea ses membres las, se reposa ainsi du long trajet. Puis, tout en se coiffant, elle scruta son visage dans la glace : les traits purs, le teint délicat, la masse de cheveux blond cendré, tout cela paré d'un charme par trop discret avait besoin d'un peu d'art pour attirer le regard et séduire.

— Je suis incolore, banale, s'avoua-t-elle, mais il me reste encore presque une journée pour me transformer.

Elle sortit d'un pas vif, nota quelques adresses dans une revue féminine, courut ainsi vers son destin par le détour d'un institut de beauté, d'une couturière en renom, d'un chausseur et d'une modiste en vogue.

IX

Quatre heures précises, M. de Kérusauré arpentait le hall de l'hôtel en jetant de fréquents coups d'œil vers l'escalier.

Il sursauta et se retourna soudain vers la porte d'entrée. Une voix féminine qu'il connaissait bien venait de dire bonjour dans son dos. Mais la silhouette d'une élégance raffinée qui s'approchait de lui lui causait une surprise heureuse.

Il discerna enfin les traits de Marie, avivés par un fard discret, ses cheveux blonds coiffés avec art . . .

Quand il attendait une simple demoiselle de compagnie d'un charme effacé et vêtue de confection, il retrouvait une femme ravissante, parée de toutes les séductions de la mode.

Elle se mit à rire de son étonnement.

— Mon cher, dit-elle, avec une désinvolture toute nouvelle, une femme intelligente de nos jours n'a plus aucune excuse à se promener fagotée. D'ailleurs, je tenais à vous faire honneur auprès de votre vieil ami, qui est aussi mon éditeur. Venez-vous ?

Dans le taxi qui les conduisait, Marie fit alors de ce petit ton décidé qu'elle avait adopté :

— Comment me trouvez-vous ?

— Très séduisante, avoua Kérusauré, mais il me semble que vous n'êtes plus tout à fait vous.

— J'ai pris la résolution de changer mon attitude envers la vie.

— Propos de petite fille, railla-t-il.

— Pourquoi me traitez-vous toujours en enfant ? s'insurgea-t-elle. Je ne suis pas une gamine, j'ai vingt-huit ans, j'ai . . .

Elle s'arrêta, ne voulant pas avouer : « J'ai souffert. »

Il remarqua :

— Nous voici arrivés.

Bien des années après, lorsqu'elle se rappelait cette première visite à l'un des maîtres de l'édition, Marie ne pouvait s'empêcher de rire de l'inattention, de l'indifférence qu'elle prodigua durant toute l'entrevue. Elle acquiescait au hasard, si préoccupée qu'elle n'eût pu décrire en sortant, ni le lieu, ni la scène, ni le personnage du vieux monsieur affable, qui paraissait apprécier si fort ses écrits.

Accompagnée toujours de Kérusauré, elle remonta en taxi comme en un rêve.

— Voulez-vous, demanda son compagnon, que nous allions quelque part prendre une tasse de thé ?

Elle saisit la balle au bond :

— Oui, dans un endroit tranquille, n'est-ce pas, car je dois vous parler très sérieusement.

— Moi aussi, répondit-il d'une voix ferme.

Il les fit conduire à un tea-room du quartier Latin, quasi désert.

Marie, nerveusement, enleva ses gants.

Par où commencer ? Que dire exactement ?

Kérusauré, assis en face d'elle, saisit une de ses mains, l'emprisonna dans les siennes, lui sourit et murmura :

— Alors ?

Il n'attendit pas la réponse, feignit d'ignorer le fard brûlant qui avait empourpré tout d'un coup les joues, le front de la jeune fille.

— Alors, reprit-il, cet entretien sérieux ?

Elle ne put supporter ce ton de badinage et essaya de dégager sa main. Celle-ci, retenue par une poigne solide, ne put que s'agiter comme une bête captive.

Marie parla alors, sans regarder son compagnon, sans reprendre son souffle :

— Monsieur de Kérusauré, vous avez été très gentil de vous occuper de mon manuscrit, je vous en remercie, mais je ne veux plus de votre beauté, je ne veux plus vous voir jamais . . .

— Pourquoi ? interrompit-il. Vous me rappelez aujourd'hui votre phrase d'adieu en Corse : rien ne peut nous rapprocher, rien ne peut nous séparer.

Marie sentait son courage faiblir singulièrement. Elle rassembla toutes ses forces pour achever, les yeux toujours baissés.

— Vous allez épouser Santa au printemps et moi, moi . . .

Elle suffoqua.

— Et vous ? interrogea-t-il. Et vous ? Vais-je terminer la phrase pour vous ? Vous m'aimez . . . c'est cela, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Marie tout bas, et je ne comprends pas que vous vous plaisiez à me torturer ainsi !

— Est-ce tout ? demanda Kérusauré.

— N'est-ce pas assez ? s'exclama Marie, indignée.

Elle releva la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de son compagnon, brillants d'on ne sait quelle lumière.

— Petite amie, fit-il d'un ton plein de tendresse, je n'épouserai jamais Santa et j'ai jamais songé à en faire ma compagne.

— Pourquoi alors . . . interrompit Marie.

— Pourquoi ai-je feint auprès d'elle une assiduité qui vous a trompée ? Il me faut, pour vous expliquer tout, remonter au jour où vous m'aviez confié votre cahier. Je savais déjà que je vous aimais.

Marie fit un brusque mouvement.

— Oui, je vous ai aimée presque tout de suite, moi, le blasé, le sceptique, l'homme revenu de tant de choses. Auprès de vous, je retrouvais des enthousiasmes, des sentiments que je croyais disparus à jamais. Ce jour-là, j'ai failli vous l'avouer, lorsque le jardinier apparut sur le petit sentier. Je me tus, je remis à plus tard une confidence qui me brûlait les lèvres. Je n'ai été sûr de vos sentiments que plus tard, d'ailleurs, lorsque je vous ai vue souffrir, mais là encore je ne pouvais rien avouer, car . . . vous vous êtes bien doutée que je traînais un secret douloureux ?

Marie hocha la tête.

Poils
PARTIS Figure Lèvres
Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils . . . ça m'enlaidissait . . . et je me sentais ingrate. J'essayai différents produits . . . même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT, " Comment se débarrasser des poils superflus " explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-64, Toronto, Canada.

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans 485, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

Jeunes filles !!
de 15 à 25 ans

Vous qui avez douleurs, faiblesses et nervosité à cause de désordres fonctionnels, LISEZ CECI !

A l'époque de la puberté ou vers l'âge de vingt ans, si vous vous sentez fatiguée, irritable, nerveuse — et si vous souffrez de crampes, maux de tête et maux de dos à cause de désordres fonctionnels — prenez le Composé Végétal Lydia E. Pinkham, très estimé depuis plus de 60 ans.

Le Composé Pinkham est un DES PLUS EFFICACES toniques pour la femme; il soulage les douleurs relatives au sexe, il soulage les faiblesses et nervosités provenant de maladies organiques. Les femmes plus âgées le trouveront aussi très efficace pour restaurer les forces dans les " jours difficiles ". Fabrication canadienne. Essayez-le.

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. $1 pour 1 an ou $1.50 ou 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Donnez comme cadeau cette année un abonnement aux 3 grands magazines canadiens-français :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Un abonnement à nos trois magazines : quel cadeau merveilleux ! Il s'adresse à l'esprit, dure toute l'année et apporte une lecture instructive et divertissante.

Si vous avez l'intention de lui offrir à sa fête un cadeau de cinq dollars, envoyez-nous cette somme et nous lui adresserons régulièrement ces trois magazines. Remplissez tout simplement le coupon ci-dessous.

Cet offre exceptionnelle de $5.00 est pour le Canada seulement.

COUPON D'ABONNEMENT POUR CADEAU

Poirier, Bessette & Cie. Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

Ci-joint $5.00 prix d'un abonnement d'une année à vos trois grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film* que vous voudrez bien faire parvenir à la personne suivante :

Nom .....

Adresse .....

.....

Envoi de .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

— Pour en revenir à Santa, elle me fit comprendre le jour même que le jardinier lui avait conté la rencontre du matin et qu'elle se ferait un malin plaisir de compromettre partout votre réputation. Je m'employai de mon mieux à l'amadouer en attendant la lettre que j'espérais. Ah ! cette missive qui devait me donner la clef du bonheur, comme je la guettais ! Elle m'apporta une terrible déception, d'autant plus atroce que je vous avais vu peinée de mon changement d'attitude et que j'avais hâte de dissiper tous ces malentendus.

Marie angoissée revoyait la scène, la fureur de Kérusauré, son brusque départ . . .

— Cette épître venimeuse, qui me jeta hors de moi, savez-vous de qui elle émanait ?

— Non, dit Marie.

— De ma femme . . . elle est morte, il y a peu de temps, Dieu ait son âme. J'avais vingt-trois ans, lorsque je tombai amoureux d'une artiste bien plus âgée que moi. Je l'épousai, et elle me promit de renoncer à la scène. Six mois après, il ne restait plus rien de l'entraînement passager qu'elle avait ressenti pour moi. Elle retourna au théâtre, et depuis empoisonna ma jeunesse, se refusant à tout divorce, ne considérant en moi qu'une machine à gagner de l'argent, exerçant sur moi moi un perpétuel chantage, en me menaçant de faire rejaillir sur mon nom, qu'elle avait abandonné pour reprendre son nom de théâtre, le scandale de sa conduite. Je ne veux pas m'étendre sur un sujet aussi pénible. Lorsque je compris que je vous aimais, je fus plongé dans un abîme de perplexité. Pouvais-je vous demander, à vous si pure, de mener avec moi une existence en marge ? J'écrivis à ma femme, je plaidai ma cause, lui offrant des avantages matériels, lui demandant de bien vouloir consentir à donner un caractère légal et définitif à notre séparation de fait.

« Je ne lui avouai pas, évidemment, l'usage que je comptais faire de ma liberté, dès que je l'aurais retrouvée.

« Elle me répondit par des railleries qui me mirent hors de moi. Son refus me glaça.

« Que faire ? Je partis, comptant tout arranger à Paris et obtenir un divorce à tout prix. Je serais alors revenu vous chercher. J'avais à peine entamé le procès, lorsque je tombai gravement malade : une typhoïde. Cloué sur mon lit, je ne pensais qu'à vous. Puis au moment où la maladie cédait enfin, j'appris la mort de ma compagne de jadis, qu'un accident d'automobile avait emportée subitement.

« Votre éditeur m'informa alors de votre venue prochaine, je vous attendis le cœur plein d'espérance. Mais quelques jours avant j'avais rencontré Santa, dans un des cercles littéraires qu'elle fréquente assidûment. Elle insista pour m'accompagner à la gare de Lyon avec tant de ténacité, que par politesse je fus obligé d'accepter.

— Elle me confia alors que vous alliez l'épouser bientôt, intervint Marie.

Guy haussa les épaules :

— Oubliez cette jeune fille perverse, ne parlons plus du passé, je suis libre, vous êtes libre, nous nous aimons, l'avenir est à nous.

Marie, immobile et pâle, regarda au loin . . .

Elle entendit vaguement les pas furtifs de la serveuse comme honteux de troubler par leur bruit habituel la paix divine de cette heure. Elle sentait la douce chaleur de cette main virile posée sur la sienne.

Une étrange douceur l'envahissait.

Son silence finit par inquiéter Guy. Tendrement, il lui prit le bras, se pencha vers ce visage songeur.

— Hé, quoi, Marie, ma chérie, vous pleurez ?

Elle s'arracha à son rêve intérieur, lui dédia un lumineux sourire :

— Oui, Guy, mais maintenant c'est de bonheur.

Ils se turent à nouveau, conscients de leur union, en proie au vertige délicieux de deux âmes qui se rejoignent par delà les gestes, par delà les mots.

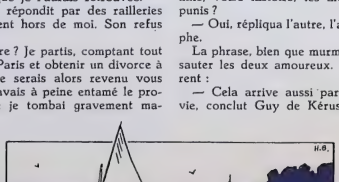
Ils ne remarquèrent pas que la *maid* apportait le thé fumant et les toasts sur la table. Elle leur jeta un regard curieux et amusé et rejoignit la caissière qui terminait justement un roman-feuilleton :

— Alors, demanda-t-elle, vous l'avez finie, votre histoire, les méchants sont punis ?

— Oui, répliqua l'autre, l'amour triomphe.

La phrase, bien que murmurée, fit sursauter les deux amoureux. Ils se sourirent :

— Cela arrive aussi parfois dans la vie, conclut Guy de Kérusauré.



CLAUDETTE COLBERT

(Suite de la page 13)

Je félicite Miss Colbert du vote que les couturières d'Hollywood viennent de lui décerner : « La femme la mieux mise d'Hollywood. »

Je suis assurée que nos lectrices sont intéressées de connaître les secrets de l'élégance de Claudette, èt je le lui demande.

— Il me semble qu'aujourd'hui, toute femme peut être coquettement vêtue, pourvu qu'elle le veuille.

« On me dira : « C'est facile dans votre situation . . . »

« C'est vrai, jusqu'à un certain point. Mais vous est-il arrivé de voir des femmes très fortunées et lamentablement fagotées ? Modes excentriques, couleurs criardes, modèle peu approprié au type, que sais-je, toutes erreurs qui empêchent une femme d'être élégante, en dépit d'un luxueux budget.

« Je me souviens du temps, pas si lointain, ou quelques pieds d'espace suffisaient pour contenir toute ma garde-robe. Je devais alors me démêler du mieux possible, avec trois costumes à mon nom.

« Il n'est pas plus naturel à toutes les femmes d'avoir du chic, qu'il est possible à toutes d'être artistes-peintres ou poétesses-nées. Cependant, il est plus facile d'acquérir du chic, et la science de se bien vêtir que d'acheter du talent.

« Dès mon enfance je m'habituai à aimer les lignes simples et à savoir choisir les vêtements s'harmonisant à mon type, en suivant les conseils d'une tante que j'affectionnais beaucoup et qui était une modiste achevée. Je voulais alors devenir dessinatrice de costumes féminins. Puis le sort m'orienta vers le théâtre, où mon sentiment inné de l'élégance se sentit à l'aise.

— Quel est le principe fondamental de l'élégance féminine ?

— Se vêtir selon l'occasion, le milieu et . . . l'âge . . . Voilà tout le secret. Une simple robe ou un tailleur pour la tenue du matin ou du bureau. Une toilette plus habillée pour l'après-midi et le soir. Des souliers de rue avec un costume, et des souliers de boudoir accompagnant la toilette plus élaborée du soir. Les talons extra-hauts ne convienne pas avec la tenue de sport.

« Le point principal est l'ajustement, c'est lui qui fait ressortir les qualités de la taille et qui dérobe les défauts qui ne doivent pas paraître.

« Comme base de garde-robe, une femme doit toujours posséder un costume tailleur, bien ajusté. Puis une robe de crêpe noir accentuant la grâce de la taille. L'on peut changer, à volonté, l'aspect de cette robe au moyen d'accessoires variés. Avec un feutre noir et un autre de couleur, des gants de couleur et un col nouveau votre toilette se trouve toute rajeunie. Je sais ce que c'est car je l'ai essayé. Un manteau simple noir que l'on peut porter avec les accessoires accompagnant le costume.

« En dernier lieu la toilette du soir. Une robe blanche ou noire avec jaquette en faisant, à volonté, une toilette de dîner. A moins que l'on désire choisir une teinte seyant particulièrement bien. Mais si l'on doit conserver cette robe pendant plusieurs saisons, l'on ne se fatiguera pas aussi vite du noir ou du blanc que l'on peut remodeler de quelques petits détails. Des boucles d'oreilles ou un collier (pas les deux, de grâce).

— Etes-vous en faveur de la culotte (tenue courante à Hollywood) pour la rue ?

Après " The Great McGinty ", c'est dans " I Wanted Wings " que BRIAN DONLEVY a étonné tous les critiques.

— Bien que l'on soit ici en pays tropical et que l'on se permette, dans notre climat, des latitudes costumières que l'on ne peut arborer facilement dans les villes de l'Est, je ne puis dire que j'aime la culotte en dehors de chez soi, au jardin ou pour la tenue de sport, à la campagne. Pour ma part, je préfère le costume pour les sorties en ville.

— Et la coiffure ?

— Il convient de la choisir de façon à accentuer sa beauté et non à l'amoindrir. Toutes les femmes ne peuvent porter le toupet. Et pendant que les unes s'embellissent d'une coiffure à la Pompadour, d'autres, par exemple, celles qui ont un oval trop allongé, doivent s'en abstenir.

« En un mot, je crois à l'étude de sa personnalité, à la connaissance des qualités et défauts de physionomie et de taille. Le vêtement ne doit révéler que les premières et dérober les derniers. »

Je remarque le teint de fleur de Claudette et je ne veux pas la quitter sans lui demander si elle connaît une « fontaine de Jouvence ».

— Se baigner de sommeil . . . pas moins de huit heures chaque nuit, c'est le meilleur, le plus moyen de retenir ce que toute femme voir s'enfuir avec le plus de chagrin : sa jeunesse. Et puis, savoir respirer. Une femme qui prend la peine de s'arrêter pour respirer profondément au moins cinquante fois par jour, — ce qui n'exige que cinq minutes le matin et autant le soir — conserve plus longtemps qu'une autre et sa santé et sa jeunesse, car les deux vont de pair : vigueur et beauté. »

Et Claudette porte allègrement ses trente printemps, pas une ride, pas une hésitation dans la démarche, un corps souple et si robuste, bien que menu. La marche au grand air, la natation, le tennis, et le sommeil, avec en plus la patience de vouloir bien respirer.

Louise Gilbert-Sauvage

BASIL RATHBONE

(Suite de la page 16)

— Il n'y a que deux sortes de rôles, dit Rathbone : les rôles impossibles et les bons rôles. Le rôle impossible peut être celui de la vedette.

Il n'accepte jamais un rôle impossible. Et tous les rôles qu'il accepte deviennent de bons rôles.

Rathbone est courtois, disert, lettré, musicien. Il y a dans sa vie deux grandes amitiés. Celle d'abord de Fritz Kreisler, qui fut son hôte, à Londres ou à Hollywood. Passionné de musique, Rathbone ne joue cependant d'aucun instrument, de crainte d'être un médiocre exécutant. Mais le fameux virtuose affirme qu'il est un des mélomanes les plus avertis qu'il connaisse. Rathbone est aussi le grand ami des chiens. Il en a des douzaines, qui peuplent sa villa, et tiennent dans sa vie une place importante.

Contrairement à la plupart des artistes, Rathbone aime les interviews. Non pas les questions hâtives, jetées au hasard et auxquelles on répond n'importe comment. Mais les interviews longues, sérieuses, où il a l'occasion de discuter de problèmes intéressants. Tous les problèmes d'ailleurs l'intéressent. Il ne refuse jamais par paresse ou par fausse discrétion, de répondre, à aucune question intelligente. Il déclare même qu'une interview bien faite est une occasion rare de se préciser et de se définir, de recueillir des critiques ou des compliments et d'en discuter, et de parler de soi avec simplicité et franchise. Ce goût de l'interview n'est qu'une forme d'ailleurs de son goût profond de la conversation et de la discussion.

Pourtant, ce n'est pas un bavard. Il déteste les réunions bruyantes, les cocktails et les grands dîners, où l'on parle à bâtons rompus, au hasard, dans la foule, sans se connaître.

Il est d'ailleurs choqué du fait que les gens se réunissent si volontiers pour manger. Se nourrir est pour lui une nécessité assez animale, une fonction qu'on n'accomplit qu'avec les êtres qu'on connaît bien, et avec lesquels on est sur un pied d'intimité.

— Or, dès qu'un homme est attiré par une femme, il l'invite à dîner. Leur premier tête-à-tête est troublé par le souci du menu, la mastication et la digestion.

Il préfère rencontrer les gens — les femmes surtout — dans le cadre habituel de leur vie, au milieu de leurs loisirs ou de leurs occupations. Il est ravi de voir une femme dresser une table pour le thé, mettre des fleurs dans un vase, ou coudre, ou broder. Il trouve que ces gestes familiers la révèlent davantage. En somme, c'est un délicat . . .

C'est aussi un sportif entraîné, qui fait une heure d'escrime par jour et gagne des coupes de golf et des concours de plongeon. Il est courtois. Il estime que les femmes modernes, avec leur désir de camaraderie, privent les hommes de la joie exquise d'être galant. Enfin, il est sentimental . . . Il croit aux prémonitions, aux signes, aux rêves. Ne le répétez pas : il fait des vers.

Il est le type même d'une certaine aristocratie — aristocratie de goûts et de pensée — l'élite rare et très précieuse de la vieille Angleterre, pays des bulldogs et des sportifs, qui crée aussi les créatures de race : les pur sang . . . et les gentlemen . . .

Basil Rathbone est un gentleman pur sang !

■ ■ ■

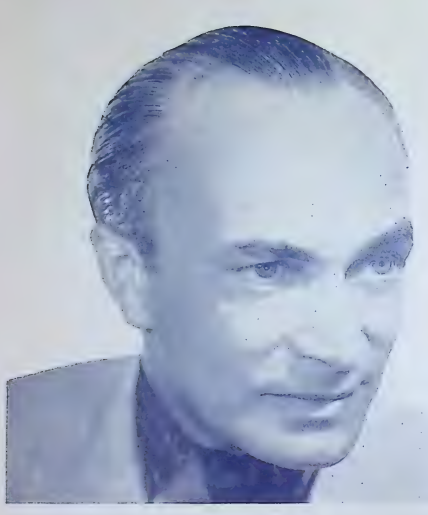
■ Louis Hayward et Ida Lupino ont une maisonnette dans les montagnes de la Californie. C'est au bord d'un lac où il n'y a que quelques cottages. Un jour, il s'y rendirent pour y passer quelques jours et constatèrent avec étonnement que tous leurs meubles étaient partis. Ils n'eurent rien de mieux à faire que de retourner à Hollywood. Mais à quelques jours de là, ils remontèrent dans la montagne pour prendre note de ce qu'il faudrait pour remeubler la maison. Surprise ! Tous les meubles étaient réinstallés, peinturés et vernis ! Ils apprirent peu après qu'un voisin s'était fait voler tous les pots de peinture, dont les faux voleurs s'étaient servi pour rafraîchir l'ameublement des deux acteurs.

■ Republic Pictures construit actuellement deux nouveaux studios qui coûteront chacun $250,000.

La plus récente photo de CONSTANCE CUMMINGS, qui sera la vedette féminine de plusieurs productions Metro.

Née à New-York le 17 octobre 1918, elle est la fille d'un célèbre danseur espagnol, Eduardo Cansino. Dès l'âge de six ans, elle apprenait la danse et à 14 ans elle faisait ses débuts. Jusqu'en 1935, elle parcourut avec son père toutes les capitales européennes. Taille : 5 pieds 6 pouces ; poids : 120 livres. Cheveux châtains et yeux bleus.

RITA HAYWORTH



(Photo M.-G.-M.)

Un traître séduisant

CONRAD VEIDT

LORSQUE Conrad Veidt débarqua du bateau qui l'amena d'Angleterre, au printemps dernier, il n'avait pas l'intention de rester bien longtemps en Amérique. Il apportait avec lui le film qu'il venait de tourner aux studios de Denham, *Contraband*.

Les circonstances le forcèrent à séjourner aux Etats-Unis pendant plusieurs semaines, et lorsque la Metro lui demanda de tenir le rôle du général allemand dans *Escape*, il accepta volontiers. Puis il eut le rôle principal de *The Thief of Baldad*. Mais il avait bien l'intention de retourner en Angleterre dès les prises de vues terminées. Conrad Veidt a obtenu ses papiers de naturalisation britannique il y a une dizaine d'années ; certains journaux ont dit qu'il avait abandonné sa nationalité allemande en protestation contre le régime nazi, ce qui est manifestement faux puisqu'Hitler n'est au pouvoir que depuis 1933. Conrad Veidt, comme tous ses congénères, n'en est pas moins un anti-nazi forcené.

Conrad Veidt restera sans doute à Hollywood pendant quelque temps. La Metro veut lui faire tourner d'autres films. Il interprète à merveilles les rôles sinistres, les rôles de traîtres, de conspirateurs, d'agents louches, de militaires butés dans la discipline. « Trop de gens, dit-il, croient que les rôles antipathiques doivent être départis à des acteurs au visage contrefait, tourmenté. C'est une erreur. Les personnages les plus repoussants, aussi bien sur l'écran que dans la vie, sont ceux qui cachent sous une apparence ordinaire et même sous une allure distinguée, une âme vile et basse. »

■ ■ ■

■ En 1940, Thomas Mitchell remporta les plus grands succès de sa carrière. D'abord, dans *Gone With The Wind*. Ses revenus ont doublé et il a été quatre fois reconnu par les critiques américains comme le meilleur acteur de l'année, et il a obtenu un trophée de l'Academy of Motion Pictures pour son interprétation brillante dans *Stagecoach*. Le plus récent film de Mitchell est *The Long Voyage Home*. Thomas Mitchell est né en Irlande.

■ Après avoir terminé *Honeymoon for Three*, la jolie Osa Massen est entrée dans la maison qu'elle s'est fait construire. C'est un cottage de style colonial où tous les parquets sont recouverts de tapis crochetés.

■ Beaucoup ont remarqué une jeune artiste qui, dans *Pride and Prejudice*, est la fille d'Edna May Oliver. C'est Gia Kent, dont le véritable nom est Gertrude Aitken. Fille d'un mineur, elle étudia au Oberlin College, dans l'Ohio, puis, prise par l'attrait des tropiques, elle s'en alla travailler comme sténographe dans un bureau de Honolulu. C'est par hasard que l'on découvrit sa ressemblance avec Edna May Oliver et on lui donna sans hésiter le rôle d'Ann de Bourg dans *Pride and Prejudice*.

■ A l'âge de neuf ans, June Preisser s'amusait à danser avec des petites camarades dans une rue de la Nouvelle-Orléans. Un acteur qui passait par là la trouva extraordinaire. Quelque temps après, il la faisait engager, elle et sa sœur Cherry, dans les Ziegfeld Follies, qui ne comptaient que de grandes vedettes du vaudeville. June Preisser est aujourd'hui une jeune acrobate qui épate même les gens de Hollywood. Cette souplesse provient de ce qu'à l'âge de deux ans, sa mère la trouvant trop maigre, elle l'envoya passer plusieurs mois ... dans un gymnase, le New Orleans Athletic Club.

■ Le véritable nom de Brenda Joyce est Betty Leabo (corruption, paraît-il, du nom français Lebeau au Libeau). Elle est née en 1920 à Kansas City ... Les trois principaux interprètes de *New Wine* sont Ilona Massey, Burgess Meredith (rôle de Franz Schubert) et Binnie Barnes.

■ Lorsque Irving Thalberg, le mari de Norma Shearer, mourut, il lui légua des propriétés et des valeurs estimées à plus de trois millions de dollars. Norma avait elle-même gagné, au cinéma et au théâtre, quelques millions de dollars. Malgré cette fortune colossale, la charmante artiste cherche encore le bonheur ; sa quasi rupture avec George Raft l'a laissée désemparée.

■ Quelques augures prédisent que les principales récompenses de l'Academy of Motion Pictures and Sciences, iront cette année aux films suivants : *The Long Voyage Home, The Great Dictator, They Knew What They Wanted* et peut-être *The Grapes of Wrath*.

La Vie d'une Artiste

(Suite de la page 4)

— Non ? Alors continuons. On tourne. Alors vous commencez à « vibrer », si toutefois vous en avez encore la force. Tout à coup vous entendez : « Coupez ! » et vous osez commencer à respirer. Votre robe est froissée, et il faut qu'une habilleuse se précipite avec un fer chaud, et repasse un peu les faux plis. Et puis l'on recommence, et cette fois, vous oubliez votre texte juste au milieu, et quelque fois, ce qui est encore plus rageant, juste à la fin. Alors il vous faudra recommencer, encore, encore, et encore.

Et sur vous se braqueront toujours les projecteurs. Et vous saurez ce que c'est que d'être tellement fatiguée que l'on ne souhaite qu'une chose au monde : tomber la face contre terre.

Alors, ce sera le moment que l'on choisira pour vous proposer un petit « gros plan » plus un plan moyen, puis une photo d'angle, puis encore un gros plan.

Par l'intervention de votre saint patron, vous vous trouverez finalement avoir terminé la scène et vous pensez que cette fois, comme il est plus ou moins (et plutôt plus que moins) l'heure du lunch, vous allez pouvoir vous précipiter à la salle à manger.

Mais ce serait trop beau. Il se trouvera toujours quelque rédacteur de magazine, quelque journaliste (pas en vacances, celui-ci), ou tout autre important personnage pour vous arrêter.

Et puis, vous chancelez à nouveau jusqu'au plateau, et vous endurez pendant une nouvelle demi-journée les supplices combinés des projecteurs, de l'absence de mémoire, des jambes qui vous rentrent dans le corps, etc., etc. (pour plus de détails, voyez la description ci-dessus).

Ceci n'ayant évidemment pour but que de vous donner une idée générale de notre métier, pour le cas, où l'an prochain, vous voudriez échanger votre place contre la mienne. Pendant ce temps, moi, j'écrirai vos articles, comme je le fais en ce moment. Et je ne sais pas si cela vous amusera, ni les lecteurs, mais en tout cas, moi, je me suis bien amusée. Et c'est le principal. R. L.

■ ■ ■

■ Etant voisins, George Murphy et Ray Milland ont réuni leurs fonds pour se faire construire une salle de projection fort bien aménagée. Ils y passent tous les films documentaires 16mm. qu'ils peuvent trouver et aussi les films qu'eux-mêmes tournent dans leurs loisirs.

LA FORCE PHYSIQUE DANS LE VIEUX QUÉBEC

ANTOINE VOYER "*Le Grand Voyer*"

Antoine (Le Grand) Voyer était connu au début du siècle dernier, à Montréal, pour la gentilhommerie et l'esprit de justice qui s'alliaient, chez lui, à une grande force physique. Un jour, d'une seule main, il mit hors d'une auberge une bande de matelots tapageurs. Une autre fois, avec un poids de cent livres dans chaque main et aidé du puissant Montferrand, il mit en pièces la porte d'un bureau de votation illégalement fermée à clé. Lui-même et un ami, armés de timons de fourgons, dispersèrent un peloton de soldats qui maltraitaient un vieillard. Pour finir, Voyer donne une raclée à cinq d'entre eux. Quand, lors des élections qui mirent aux prises le docteur Tracy et sir Stanley Bagg, en 1832, Bill Collins, un chef de bande, vint l'attaquer pour l'empêcher de voter, Voyer le tua d'un coup de poing. Il fut acquitté parce qu'il avait frappé en état de légitime défense.

348F

Même dans le bon vieux temps – comme aujourd'hui – le gin de Kuyper était le grand favori.

10 ONCES $1.05 — 26 ONCES $2.40 — 40 ONCES $3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

GIN de KUYPER

MAISON FONDÉE EN 1695

Coupon d'abonnement

LE FILM

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

Lisez LA REVUE POPULAIRE : 15 cents

LE RETOUR A LA TERRE

La vache Elsie a eu un énorme succès à l'Exposition de New-York, puis elle fut l'objet de belles réceptions dans plusieurs villes américaines. Enfin, consécration suprême, elle posa devant les appareils de prises de vues, en compagnie de son rejeton. Partout où elle passa, elle représenta dignement la compagnie Borden.

HOLLYWOOD VU DE PRES

par ELGE HESSE

■ Aussi longtemps que Ray Milland sera à l'écran, il aura la dévotion de deux jeunes filles de San Antonio, en Californie. Deux fillettes de seize ans, pendant qu'il était en location dans leur ville, pour le film *I Wanted Wings*, apprirent qu'il s'ennuyait, et lui écrivirent. Elles insérèrent chacune dix sous dans leur enveloppe afin qu'il leur téléphonât. « Nous avons obtenu de nos parents la permission de nous servir de notre nouvelle automobile et de vous faire visiter notre ville et les environs. Mais veuillez nous téléphoner. Cependant, s'il fallait acheter quelque chose, il faudrait que ce soit « cinquante pour cent », notre allocation ne nous permettant pas de faire des largesses dignes d'une étoile de cinéma. » Milland appela immédiatement les deux jeunes filles, leur expliqua qu'on s'était mépris, qu'il aimait beaucoup San Antonio, et qu'il n'avait pas encore eu le temps de s'ennuyer. Il ajouta qu'il avait visité tous les alentours de la ville et qu'il en était charmé. Il termina en les invitant à dîner à son hôtel et vit à ce que la note fut acquittée.

■ Voici, d'après un récent relevé, les étoiles de cinéma les plus populaires à l'heure actuelle : Claudette Colbert, Hedy Lamarr, Joan Fontaine, Judy Garland, Jean Arthur, Myrna Loy, Norma Shearer, Irene Dunne, Rosalind Russell, Deanna Durbin, Jeanette MacDonald, Miriam Hopkins, Bette Davis, Greta Garbo, Paulette Goddard, Mae West, Marlene Dietrich, Joan Crawford, Kay Francis, Mary Martin, Clark Gable, Charles Boyer, Spencey Tracy, William Powell, Errol Flynn, Henry Fonda, Laurence Olivier, Jack Benny, Cary Grant, Mickey Roney, Bob Hope, W. C. Fields, James Cagney, James Stewart, Edward Arnold, Nelson Eddy, Kay Kyser, Bing Crosby, Gary Cooper, Allan Jones et Tyrone Power.

■ Mimi Forsaythe, héritière de quelques millions (charbon), et Ann Schrafft, héritière d'autant de chiffres (bonbons), viennent de terminer leurs études. Or, Mimi a parié avec Ann qu'elle serait actrice de cinéma avant deux ans. Elle a gagné son pari : nous la voyons aux côtés de Kay Kyser dans *You'll Find Out*.

■ Mary Pickford fera râfler, au profit de la Croix Rouge d'Angleterre, sa maison de Toronto. On estime que l'on peut probablement réaliser entre vingt et trente mille dollars par ce tirage. Toronto est le lieu de naissance de Mary Pickford, bien que la maison en vente ne soit pas celle où elle est née.

La Brigade Sauvage

Film de MARCEL L'HERBIER

DISTRIBUTION

Maria .. .. **Vera Korène**
Colonel Kalatjeff .. .. **Charles Vanel**
Comte Mirski .. .. **Troubetskaï**
Grand duc Paul .. .. **Roger Duchesne**
Natâsha .. .. **Lisette Lanvin**
L'inspecteur .. .. **Jean Galland**

A VLADICAUCASE, petite ville de garnison russe, le 11 juillet 1914 . . . Alors que toutes les notabilités reçoivent le grand duc Paul, venu inspecter la Xe Brigade Sauvage, régiment de cosaques dont il est le chef, un drame inattendu, doublé d'une scandale imprévu, vient d'éclater.

Une jeune femme, Marie Kalatjeff, épouse du colonel commandant la Xe Brigade, est abattue à coups de revolver au domicile particulier d'un jeune officier de son mari.

La criminelle n'est autre que Isa Ostrowski, amie de ce jeune officier, le lieutenant Boris Mirski.

Quelques jours plus tard, le colonel Kalatjeff et Boris se rencontrent sur un terrain. Un duel doit avoir lieu. Mais au moment même du combat, la nouvelle tant redoutée arrive : la guerre est déclarée ! ! !

Désormais, la Russie a besoin de tous ses hommes, soldats et chefs. Kalatjeff et Boris n'ont plus le droit de se battre.

Pâle et farouche, Kalatjeff s'avance vers l'homme responsable de son malheur.

— Aussitôt la guerre finie, nous règlerons ce compte.

Pendant quatre ans, l'immense brasier a flambé.

Aux malheurs de la guerre, ceux de la révolution sont venus s'abattre sur l'Empire des tsars, tuant et dispersant à travers le monde, les derniers représentants d'une époque aujourd'hui disparue . . .

. . . Vingt ans plus tard, à Paris, dans un pauvre petit hôtel meublé, nous retrouvons, combien changé, celui qui fut le colonel Kalatjeff et termina la guerre en qualité de général.

Malgré l'heure tardive, le vieil homme n'est pas encore couché, il attend le retour de sa fille Natascha. Encore tout enfant à l'époque du drame, elle n'a jamais rien su de la terrible tragédie dont sa mère fut la victime.

. . . Là-haut sur la Butte, à la caisse de cette boîte de nuit à la mode, Natascha, comme chaque nuit, travaille.

Ce soir-là, une nouvelle attraction, le Chœur Vladimoroff obtient un succès triomphal. A sa caisse, Natascha a suspendu son travail et prise elle-même par le chant nostalgique, évoquant son pays natal. Le regard ému et souriant qu'elle adresse à Vladimoroff qui vient de terminer son chant, montre bien la sympathie réciproque qui va unir ces deux êtres.

. . . Tard dans la nuit, Natascha rentre chez elle, toute étonnée de trouver son père encore debout. Après un léger reproche, elle lui parle de la nouvelle troupe de chanteurs, des Caucasiens.

Les jours passent, chaque soir Natascha et Boris se retrouvent au travail et peu à peu, la simple camaraderie se transforme en amitié et finalement en amour. Natascha accepte un rendez-vous. D'un commun accord, il est convenu que le vieux Général Kalatäeff viendra un soir les chercher après le spectacle. Ainsi Boris fera-t-il connaissance du père de Natascha.

Ce soir-là, au moment où Kalatjeff va sortir, un de ses amis, le vieux Popoff, vient lui annoncer la grande nouvelle. Un camarade à lui, chauffeur de taxi, a conduit au Cercle des Sports le comte Mirsky. Kalatjeff tient enfin sa revanche. Il se rendra ce soir même au cercle.

Au cercle Des Sports, Kalat'eff se renseigne. Kalatjeff ne reconnaît pas celui qu'il espérait trouver. Simple similitude de nom. Kalat'eff s'en va.

Le soir du réveillon, Le Krem'l regorge de monde.

Près de son poste de radio le vieux général écoute non sans émotion le chœur héroïque aux accents duquel vingt ans auparavant, il partit pour la guerre. Il a les larmes aux yeux.

Le vieux général, penché à l'écoute, semble soudain frappé de stupeur . . . Cette voix ne lui est pas inconnue . . . Seul le comte Mirski peut chanter de la sorte. Bouleversé, le vieillard se redresse, hésite, puis brusquement se précipite sur un meuble, ouvre un tiroir en sort un revolver et comme un fou se précipite dehors . . .

Au Krem'l, un homme vient d'entrer. Client de marque, très chic mais solitaire, il prend place à une table . . . Sur la scène Vladimoroff termine son chant . . . De sa table, le client solitaire observe curieusement, puis avec insistance Boris, qui sous les applaudissements sort de scène.

Dans sa loge Boris se démaquille. Un coup sec est frappé à la porte. Sans se retourner, Boris invite le visiteur à pénétrer. Une voix l'interpelle. Boris se retourne. Dans un éclair, Vladimoroff (Mirski) reconnaît son chef, le général Kalatjeff.

L'explication a lieu, courte, terrible, rapide.

Un maître d'hôtel affolé se précipite vers Natascha. Quelques mots à l'oreille de la jeune fille. Natascha chancelle, puis comme une folle, fend la foule qui s'amuse. Dans la loge encombrée de monde Natascha fait irruption. Aucun cri ne peut sortir de sa gorge. Là, à terre, Mirski respire à peine. Elle se précipite sur le corps de Boris. Son désespoir fait place à la terreur la plus intense quand elle reconnaît, immobile et pâle, l'arme du crime à la main, son père.

La Justice s'est emparé de l'affaire. L'enquête commence : L'interrogatoire du vieux général est dramatique. Il a, dit-il, abattu cet homme qui a failli a son honneur.

A l'hôpital, Boris se remet lentement de l'opération qui suivit le drame. Natascha est venue le voir. De son côté, Boris ne peut, ou ne veut fournir aucune explication à la Justice.

Le juge à son tour entend Natascha. Elle ne sait rien. Le juge alors lui explique le geste de son père. Mirski et Boris Vladimoroff ne font qu'un. Le comte Mirski fut mêlé de très près à l'assassinat de sa mère.

A quelques jours de là, Boris reçoit à l'hôpital la visite d'un étrange personnage. « Maximovitch », dit-il en se présentant. Nous reconnaissons l'inconnu de la boîte de nuit, qui le soir de l'attentat observait curieusement Boris. Visite mystérieuse.

Quelques jours plus tard, nous retrouvons ce même Maximovitch dans le bureau du juge d'instruction. Sa déclaration est du plus haut intérêt. Ce Maximovitch fut autrefois un policier attaché à la présence du grand duc Paul, et c'est ainsi que nous apprenons la présence du grand duc au domicile particulier de Boris, à l'heure même où Madame Kalatjeff était tuée.

Cette déclaration éclaire d'un jour nouveau cette vieille histoire. Kalatjeff, témoin de cette déposition, est bouleversé. Il commence à comprendre le terrible silencee de Boris, mais il ne peut croire encore à la trahison de sa femme.

La raison du silence de Boris s'explique. L'acte de Kalatjeff aussi. Le nouveau doute qui accable le vieillard augmente la pitié de la Justice et le vieux général est acquitté.

Après vingt ans de silence. Boris peut enfin justifier sa conduite. « Le soir du bal, dit-il, le grand duc lui demanda de ménager une entrevue entre lui et Mme Kalatjeff. Cette entrevue devait rester secrète aux yeux de tous. Son Altesse devait rendre à votre mère quelques lettres . . . Lettres de jeune fille, car Mme Kalatjeff, pour des raisons de famille, ne devait jamais épouser celui qui, autrefois, avant de connaître votre père, fut son premier amour. Après le drame et sur ma demande, le grand duc quittait mon domicile. Sur ma parole d'honneur, jamais personne ne devait connaître sa présence chez moi. L'heure était trop grave. A la veille d'une guerre, un Romanoff ne pouvait être compromis dans un scandale. Séparé par la vie, le grand duc avait désiré rendre à celle qu'il aimait toujours, le dernier témoignage de leur passé, ce pauvre petit paquet de lettre que voici. Ces lettres me furent remises par Maximovitch. »

Le passé est mort. Seuls pour lui restent vivants le souvenir intact de sa femme, le bonheur de Boris et de Natascha.

SCENARIO

BERLINGOT et Cie

DISTRIBUTION

François	Fernandel
Mme Granville	Suzy Prim
Victor	Charpin
Courtepatte	Delmont
Bohémia	Fréhel
Mme Donadieu	Temerson
Thérèse	Monique Bert
Le lutteur	Rivers Cadet

FRANÇOIS et Victor fabriquaient des berlingots dans les fêtes foraines : c'étaient de braves cœurs, qui ne travaillaient pas seulement pour eux, mais pour une toute petite fille, Gisèle, qu'ils avaient trouvée un soir abandonnée. Ils avaient recueilli l'enfant et ils l'avaient élevée, et ils la protégeaient de leur mieux. Un jour qu'ils se trouvaient dans leur baraque, ils furent attirés par le bruit d'une querelle qui provenait de la baraque voisine.

— C'est chez Bohémia que ça se passe, dit François.

— On croirait entendre Lisa, reprit Victor.

Bohémia était une voyante extra-lucide qui vivait avec sa fille Lisa dans une baraque proche. Les deux hommes ne s'étaient pas trompés : c'était bien de Lisa qu'il s'agissait. Un mauvais garçon, nommé Dédé, était venu relancer la jeune fille qui ne voulait pas le suivre. Il en résultait des échanges d'injures et de coups. C'est alors que François et Victor intervinrent pour chasser l'insulteur ; Dédé dut s'éloigner, mais il jura de se venger. Les fabricants de berlingots haussèrent les épaules ; ils en avaient vu et entendu d'autres. Le lendemain soir, ils firent comme les autres jours : ils attendirent que Gisèle fût endormie pour s'en aller faire un tour au bal des forains. C'est ce qu'attendait Paulo, un ami de Dédé, pour venger celui-ci et mettre le feu à leur roulotte. Bien vite, une petite fumée monta de chez Berlingot et Cie. Les forains, en apercevant cette fumée, se ruèrent sur les lieux du sinistre. Devant tout ce remue-ménage, François et Victor étaient sortis du bar. Ils se précipitèrent comme deux fous dans la roulotte, car ils craignaient pour la vie de Gisèle. François entra dans la demeure en flammes et sauva l'enfant. Mais tout était fini pour eux : ils étaient ruinés. Ils ne savaient où aller ni que faire, et, sans l'intervention de Courtepatte, le patron du Musée des Tortures, ils n'auraient pu trouver un asile. Le lendemain, les deux hommes cherchèrent du travail, et ils furent embauchés à la baraque de lutte romaine. Nous les retrouvons faisant la parade sur l'estrade : mais si Victor s'en tirait assez bien, cette nouvelle profession n'intéressait pas François. Ils confièrent leur désappointement à Courtepatte, devenu leur ami. Celui-ci les écouta silencieusement, puis, tout à coup, il leur dit :

— J'ai une idée à vous soumettre.

— On t'écoute.

— Vous savez que mon Musée des Tortures ne marche guère.

— Dame, fit l'un des deux frères, ce n'est pas amusant à voir.

— Il faut être maboule pour aimer cela.

— C'est possible, dit Courtepatte, un peu vexé. Mais j'ai changé d'avis.

Il expliqua ce qu'il voulait : il avait songé à faire des tableaux vivants ; il s'agissait pour François et Victor de jouer des rôles de forçats dans un tableau qui avait pour titre : « Aux évadés de la Guyane ». Le tableau eut assez de succès mais un événement assez singulier se produisit. Un fou s'étant évadé d'un asile d'aliénés voisin, sa photo se trouvait dans tous les journaux et il portait des vêtements assez semblables à ceux portés par François et Victor. La police avait repéré cette ressemblance et elle fit arrêter les forains que l'on prit pour des fous et qu'on emmena de force à l'asile. Heureusement, ils n'y restèrent pas longtemps, car le directeur s'aperçut de la méprise et il dut les libérer. Mais François et Victor étaient, dès lors, dégoûtés du métier de forçat et ils se séparèrent de Courtepatte. Emmenant la petite Gisèle par la main, ils dirent adieu à leurs amis les forains et s'en allèrent chercher fortune ailleurs. Dans la ville voisine, nous retrouvons au «Pareo », un dancing à la mode, Dédé, Paulo et Gaston, un danseur mondain. Celui-ci était le dernier flirt de Mme Grandville, femme romanesque et excentrique, qui écrivait des romans d'aventures et des romans policiers. Gaston, qui était un mauvais drôle, savait que la romancière était riche et que si elle voulait des aventures, on pouvait lui en servir pour son argent, et il annonça à ses amis, un peu mystérieusement, qu'il viendrait le soir même au « Pareo » pour danser avec sa conquête.

Pendant ce temps, dans les rues de la cité, la petite Gisèle trottinait entre ses deux repas. François et Victor contemplaient tristement l'enfant. Ils redoutaient la vie et commençaient à comprendre qu'ils avaient eu tort de quitter les fêtes foraines ; au moins, avec Courtepatte, ils étaient sûrs de manger et de faire manger la petite. Ils se trouvaient tout à fait démunis de ressources et ils se mirent à chanter dans les cours ; mais, au lieu d'argent, ils recevaient des seaux d'eau et des invectives lancées par les fenêtres. Ils étaient exténués et désemparés, et ils se traînèrent jusqu'à un hôtel misérable. Ils avouèrent leur misère à la logeuse, et celle-ci, prise de pitié, les accepta et déclara qu'elle achèterait le lait nécessaire à l'enfant. Que faire ? François et Victor pensèrent à utiliser leurs forces comme déménageurs, mais ce fut une catastrophe ; on les pria sans ménagement de déménager eux-mêmes.

Tandis qu'ils cherchaient du travail, Paulo, Dédé et leurs complices complotaient de cambrioler l'hôtel particulier de Mme Grandville. Alors que les malandrins pouvaient, par leurs mauvais coups, pourvoir à leurs besoins, François et Victor avaient faim et ne savaient plus que faire. Ils en arrivèrent à se dire qu'ils seraient mieux en prison ; mais, pour aller en prison, il fallait avoir fait un mauvais coup. Ils essayèrent de se faire arrêter. Ils entrèrent dans un café-brasserie et, tout à fait démunis d'argent, se firent servir un repas. Ils comptaient bien, au moment de régler la note, que le patron les ferait arrêter, mais une âme autoritaire et charitable vint à leurs secours et régla l'addition. Alors ils tentèrent un grand coup. C'était la nuit. Devant un hôtel particulier, un agent faisait les cent pas et, à proximité, se trouvait un avertisseur de Police-Secours. Ils avaient réglé le scénario.

François sauta sur l'agent et Victor appela la police en brisant la glace de l'avertisseur. Aussitôt le car de la police arriva ; la prise était bonne. C'était un faux agent. A l'intérieur de l'hôtel, les complices de ce faux policier étaient en train d'accomplir du beau travail. Ils vidaient l'hôtel de Mme Grandville, et c'est ainsi que Paulo et son complice furent arrêtés, tandis que Dédé s'enfuyait par la fenêtre. François et Victor devenaient des héros, et Mme Grandville remit à chacun d'eux un beau billet de mille et sa carte de visite. Ils lui promirent de revenir la voir. Maintenant la vie était belle : ils pensaient à la joie de la petite Gisèle qu'ils allaient pouvoir gâter, et l'enfant fut bien contente de la joie de ses papas.

Le lendemain, Victor et François, tout joyeux, s'en allèrent bras dessus bras dessous faire un dîner fin. Malheureusement, ils étaient entrés dans le café-brasserie de la veille et le garçon les reconnut. Les voyant pourvus d'argent, il pensa que les deux hommes avaient volé et il les fit arrêter.

On les entraîna au commissariat, mais Mme Grandville vint aussitôt expliquer ce qui s'était passé. C'était des innocents et elle les emmena chez elle, où M. Grandville, retour de voyage, les félicita chaudement ; tandis que lui s'occuperait désormais de François, sa femme serait la marraine de Gisèle. François et Victor s'éprirent de Thérèse, la femme de chambre, et ce fut la cause de leur première querelle. Ils repartirent et ils ouvrirent une nouvelle boutique toute fraîche et toute blanche : « Au Roi des Berlingots ». Enfin, ils étaient heureux!

RADIO-COURRIER par Germaine

Q. — Mademoiselle, aurons-nous le plaisir de voir bientôt dans *Le Samedi* une photo de mon chanteur préféré Fernand Perron, ainsi qu'une interview de cet artiste ? 2° Est-ce vrai que Réda-Caire est au Canada ? Merci. *Loulou*

R. — Certainement, gentille Loulou. Je me rendrai avec plaisir à votre demande. Suivez donc attentivement *Le Samedi* et vous aurez bientôt une surprise agréable. 2° En ce moment (fin décembre) Réda-Caire n'est pas au Canada.

•

Q. — J'admire beaucoup votre Radio-Courrier qui est si intéressant. J'aimerais savoir si les annonceurs Roger Baulu et Roy Malouin auront un interview bientôt dans votre magazine *Le Samedi*. *Marianne*

R. — Merci pour vos aimables paroles. — L'interview de Roger Baulu a déjà paru dans *Le Samedi*. Quant à Roy Malouin, eh ! bien, ça sera pour bientôt.

•

Q. — Auriez-vous l'obligeance de me dire s'il y a des femmes qui, à la radio, gagnent un assez bon salaire pour ne pas avoir recours à d'autres occupations, comme artistes de théâtres, comme musiciennes ou chanteuses ? *G. C.*

R. — Les femmes qui, à la radio, travaillent dans les bureaux font leur besogne et pas autre chose. C'est même un fait que celles qui sont sténographes, secrétaires, traductrices ou téléphonistes, ne font pas de radio ou de théâtre. Elles sont engagées pour ce travail et non pour un autre.

•

Q. — J'aimerais connaître l'âge de Guy Mauffette et avoir quelques détails sur sa personne. *Guyette*

R. — Guy Mauffette a environ 26 ans. Il est grand et élégant, a les cheveux noirs bouclés, yeux noirs, traits fins. C'est un homme charmant et un excellent artiste.

•

Q. — Je voudrais savoir le titre des thèmes des programmes suivants : *Un homme et son péché*, et *Madame est servie*. *J'aime la musique*

R. — Le petit adagio du ballet *Les Saisons*, de Glougounoff, et Danse du *XVIIIe siècle*, de Hayden.

Q. — Mademoiselle, Une lectrice qui vous écrit pour la première fois et qui aime bien votre Radio-Courrier, espère que vous répondrez à son désir. Aurons-nous le plaisir de lire une interview de Mlle Marcelle Lefort, ainsi que de voir sa photo sur la couverture du *Samedi*. car j'admire beaucoup cette artiste ? *Une vieille abonnée*

R. — Vous ne devez pas ignorer que Mlle Marcelle Lefort a la publicité en horreur. Néanmoins, j'essaierai de satisfaire votre demande. Quant à sa photo, elle paraîtra bientôt sur la couverture du *Samedi*.

•

Q. — Pourriez-vous m'expliquer le fait suivant, chère Germaine ? — J'ai vu, tout récemment, dans un journal, la photo des *Meuniers Mélomanes* du programme Robin Hood. Or, la photo du pianiste est celle d'André Louvain. Alors pourquoi lorsqu'on l'annonce, dit-on toujours : « Maurice Crépeau, pianiste » ? — André Louvain est-il pianiste ? Maurice Crépeau est-il chanteur ? Voilà autant de questions auxquelles je voudrais que vous répondiez ! *Lisette Curieuse*

R. — J'y réponds avec plaisir. L'artiste dont vous me parlez est aussi excellent pianiste que chanteur. Mais, afin de bien distinguer les deux, il se sert de deux noms différents. Lorsqu'il chante pour les gentilles madames et les jolies demoiselles, ils se nomme André Louvain, et lorsque, comme pianiste il aide les autres *Meuniers Mélomanes* à répondre aux « colles » des correspondants, il répond au nom de Maurice Crépeau. Et voilà !

•

Q. — Je voudrais avoir de vous, Mlle Germaine, les renseignements suivants : 1° Qui est Jean et Paulette dans les *Emplettes de Trotinette* ? 2° Ginette, dans *C'est la vie* ; 3° Garde Viviane et Garde Solange dans *Vie de Famille* ? *Vive la radio*

LAURENCE OLIVIER

R. — C'est toute une liste. Voici : 1° Armand Goulet et Pauline Morency ; 2° La charmante José Forgues ; 3° Gisèle Schmidt et Yvette Brind'Amour. Contente ?

•

A Sonja Henie, de Québec. — Je ne puis répondre ici aux demandes concernant les artistes de cinéma. Dans Radio-Courrier je ne réponds qu'aux questions relatives à la radio.

Q. — C'est une fidèle lectrice de votre courrier qui vous écrit, et voilà ce que je voudrais savoir. Pourriez-vous me dire qui fait Claire Briand, Docteur Jean Langevin, Jules Martineau, Roméo Lenoir, Robec, Marcel Larivière, Richard Germain du programme *Grande Sœur* ? *Lisa Ninette*

R. — J'espère que vous resterez encore longtemps fidèle à ce Courrier. — Voici la distribution que vous me demandez : Claire Briand : Mimi D'Esté. Docteur Jean Langevin : François Lavigne ; Jules Martineau : Jacques Bélair ; Roméo Lenoir : Fred Barry ; Robec : Pierre Durand; Marcel Larivière: Raoul Foucreau ; Richard Germain : Jean-Paul Kingsely. Contente ?

Q. — Pourriez-vous me dire qui tient les rôles respectifs de Félix Dubourg et de Mlle Henriette, sa secrétaire, dans le programme *Les Histoires d'amour*, irradié par CKAC ? *Paulette*

R. — C'est l'artiste aux talents multiples, Gaston Dauriac, qui tient le rôle de Félix Dubourg ; celui de Mlle Henriette, sa fidèle secrétaire, a été confié à l'excellente comédienne Liliane Dorsenn

•

Q. — Pourriez-vous me dire qui fait 1° Serge Varenne (Ceux qu'on aime) : 2° Dorothée Laviolette (Pension Velder) : 3° François (Rue Principale) ? *Line, de Québec*....

R. — Voilà les personnages que vous désirez : 1° Serge Varenne : Gérard Vlémincks ; 2° Dorothée Laviolette : Berthe Lavoie : 3° François : Félix Leclerc.

•

Q. — Qui remplit le rôle d'Arlette dans *Le vieux maître d'école* ? J'aime beaucoup Radio-Courrier qui sait si bien nous renseigner. *Marie-Angèle*

R. — C'est Armande Lebrun qui tient, avec talent, le rôle d'Arlette. — Merci pour vos aimables appréciations.

BACH

Sur les écrans français passera ce mois-ci l'un de ses films les mieux réussis : LE CHASSEUR DE CHEZ MAXIM'S. Ses partenaires sont Roger Tréville, André Roanne, Félix Oudart, Geneviève Callix, Gaby Basset, Jacqueline Pacaud, Pierre Feuillère, etc.

MES PETITES ENQUETES

Résolutions pour la nouvelle année

Par Germaine Plante

A tous les lecteurs et lectrices de MES PETITES ENQUÊTES, *je souhaite que 1941 apporte santé, joie, bonheur. Et . . . l'amour . . . direz-vous ! Oh ! l'amour ? Ça, c'est comme les scènes de ménage et la dèche noire des fins de mois, ça vient tout seul, sans qu'on en parle. Je le passe donc sous silence. Que pourrais-je encore souhaiter ? La Paix ? Hum ! On nous a tellement rabattu les oreilles de ce mot, et voyez où ça nous a conduit . . . La richesse ? Avec toutes les taxes qui nous dégringolent dessus, mieux vaut être comme vous et moi, pas pauvre, mais pas riche. Une nouvelle voiture ? . . . Avec les routes bien entretenues que nous avons, il est plus prudent d'aller à pied. Décidément c'est plus difficile que je ne croyais de faire de jolis souhaits. Aussi pour m'éviter une méningite, je vais m'en tenir à la formule chère à nos pères : « Bonne et Heureuse Année, et le Paradis à la fin de vos jours. »*

Vous connaissez, nous connaissons tous les résolutions que, dans un grand élan courageux, l'on prend à l'aurore d'une année nouvelle. Vous connaissez ces beaux discours que l'on se tient en bombant le torse comme le gros Mussolini : « Oui, je prends la résolution de ne pas fumer, sauf la pipe, de ne plus lever le coude trop haut ; de ne pas tirer la langue à ma belle-mère quand elle vient pour trois mois ; de ne pas ronchonner lorsque ma femme achète une nouvelle robe, etc., etc.

Mais vous savez aussi combien de temps elles durent, ces résolutions. Dès le 10 janvier, il ne reste rien de tout ce beau zèle.

Tout comme vous et moi, nos amis de la radio ont, pour la nouvelle, pris quelques bonnes résolutions. Et voici ce que l'on a bien voulu me confier à ce sujet.

CLAUDE BOURGEOIS :

« La seule résolution que je prends est celle-ci : ne pas répondre à un journaliste qui m'interroge. Ai-je besoin d'ajouter . . . surtout si c'est « une » journaliste ? »

Ce n'est pas très gentil de votre part, M. Bourgeois. Heureusement que je connais votre exquise amabilité. Ça me rassure donc pour l'avenir . . . quand j'aurai encore besoin de vous pour *Mes Petites Enquêtes* . . .

ODETTE OLIGNY :

« Les résolutions ? C'est comme les anguilles ! On les prend, mais on ne les tient pas. Voyons ! . . . Que pourrais-je prendre comme résolution ? . . . Oh ! je l'ai . . . Je vais mettre mon « cheval blanc » à l'écurie . . . mais pas pour longtemps. Oh ! non ! pas longtemps ! Simplement pour le faire reposer durant le temps des fêtes . . . »

En effet, Madame, vous n'avez pas un caractère à le laisser dormir bien longtemps, votre « cheval blanc » . . .

MARCEL BAULU :

« La résolution que je prends, c'est de n'en point prendre, car c'est trop difficile à tenir. Quelquefois, ce n'est pas de notre faute. Les circonstances, ou toutes autres raisons, nous forcent à manquer à notre parole. Et alors, c'est dur d'être obligé d'avoir des regrets. . . »

Quel profondeur de pensée, M. Baulu. Et votre opinion est aussi, un peu, celle de votre frère qui nous confie . . .

ROGER BAULU :

« Je ne veux pas prendre de résolutions parce que sais trop bien que je ne les tiendrais pas ! Et alors c'est vexant pour notre orgueil de constater comment on peut être lâche parfois. »

Vous, M. Baulu, c'est de l'orgueil tout pur, et c'est bien vilain !

LUCILLE DESPAROIS :

« J'ai décidé, ma chère demoiselle, de prendre cette année la résolution la plus prudente et la plus sage : celle de n'en point prendre. »

Hum ! n'est-ce pas aussi, chère demoiselle, la plus « confortable » ? . . .

ANDRE LOUVAIN :

« Mes résolutions ? Je crois bien que ça va être celles-là : consacrer plus de temps à l'étude du chant et avoir . . . plus de fidélité en amour ! »

Oh ! oh ! Voilà un aveu qui va vous valoir quelques coups de jolies griffes roses, cher M. Louvain !

CLAUDE SUTTON :

« A quoi bon prendre des résolutions ? Vous savez fort bien que ça ne sert à rien. Ainsi, si l'on dit : « Je ne regarderai plus le sexe joli » . . . les femmes ne sont pas contentes, etc. Alors . . . Aussi le parti le plus sage à prendre, c'est de continuer ce qu'on a toujours fait. »

Surtout si ça nous accommode ! . .

Mme SYLVA ALARIE :

« Etre sage . . . comme d'habitude ! Pire quand c'est le temps et avoir beaucoup de programmes pour rire davantage. »

Vive l'optimisme de la « grosse Arthémise » !

HECTOR CHARLAND :

« Etre *large* afin que le monde cesse de répéter : « Mon *argint !* mon *argint* », dès que l'on me voit apparaître.

L'avarice de « Séraphin Poudrier » vous pese, M. Charland ?

JOSE FORGUES :

« Comme j'ai un caractère endiablé, je prends donc la résolution de dominer ma turbulence en 1941. »

Ne devenez pas trop sage, charmante José, ça serait trop ennuyeux.

ALBERT DUQUESNE :

« Ma résolution ? C'est pas long à trouver. La voilà toute crue : C't'année j'me lance vers le beaux sexe ! »

En 1941 « Alexis » veut avoir « ben du fun ».

La petite GINETTE LETONDAL :

« Que voulez-vous qu'une petite fille comme moi prenne comme résolutions, sinon : 1° de « bûcher » sérieusement afin de mériter la confiance de mes directeurs ; 2° de travailler fort ma danse sur patin pour prendre part au Carnaval en avril. »

Je te souhaite beaucoup de succès, gentille petite Ginette.

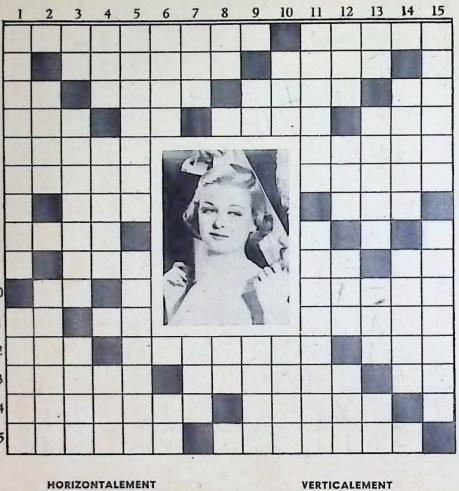
BILL BROSSEAU :

« Mes résolutions pour l'année 1941 ? A quoi bon me fatiguer la tête à chercher si je ferai ci, ou si je ferai ça ! Je sais si bien que je ne tiendrais rien. Car, entre nous, seulement entre nous, je vous avoue sincèrement que je suis très faible avec moi-même, alors . . . »

Ça c'est un peu de paresse . . . pour ne pas dire plus. Il est vrai que c'est peut-être plus prudent de ma part de ne pas parler car, en fait de résolutions pour l'année 1941 . . . heu ! . . . je n'en ai pas pris, du moins, pas encore . . . Car, je ne dis pas que, par désir de m'améliorer, d'être meilleure pour la nouvelle année, je n'en prendrai pas, oh, non ! . . . Seulement, les tiendrais-je ? Ça, entre nous deux, seulement entre nous deux, j'ai peu l'espoir. Alors, comme dirait l'ami Bill, pourquoi « jaspiner » sur la lâcheté des autres quand, soi-même on n'est pas plus brave ? . . .

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO QUARANTE-DEUX



HORIZONTALEMENT

1. Lieu de naissance de notre vedette. — Couleur des yeux de notre vedette.
2. Genre d'insectes coléoptères. — Genre de poissons pleuronectides.
3. Coups de baguettes. — Indubitables. — Petit morceau de métal à tête et à pointe. — Conjonction.
4. Mammifère solipède domestique. — Pronom personnel. — Prénom de notre vedette. — Tête d'une tige de blé.
5. Général français (1750-1810). — Personne méchante.
6. Fondateur de la compagnie des prêtres de St-Sulpice. — Débarrassé des nœuds.
7. Faculté de voir. — Adjectif numéral.
8. Tendon des muscles.
9. Du verbe être. — Carte à jouer. — Préfixe.
10. Pronom personnel. — Marché public et couvert en Orient.
11. Négation. — Adjectif possessif. — Représentation.
12. Genre de légumineuses. — Nom de notre vedette. — Point où l'on vise.
13. Espèce de vautour de la taille d'un dindon. — Vertébré ovipare. — Conjonction.
14. Sauvages et sanguinaires. — Révolu, accompli.
15. Ville de l'ancienne Thrace. — Banquets.

VERTICALEMENT

1. Compagnie de cinéma qui emploie notre vedette. — Qui n'ont pas servi.
2. Anneau de fer. — Jointe, rapprochée.
3. Largeur d'une étoffe. — Troublée. — Assurés.
4. Eux. — Corps organique. — Se dit d'une difformité du pied.
5. Préparation liquide salée. — Cigare de la Havane.
6. Foyer de la cheminée. — En matière de
7. Depuis. — A nous.
8. Terminaison. — Négation.
9. Préfixe. — Crochet de fer.
10. Double coup de baguettes. — Ville de l'Asie mineure.
11. Teinte de cheveux de notre vedette. — Qui réside habituellement en un lieu.
12. Unité monétaire roumaine. — Ville d'Autriche. — Type représentatif du gouvernement des Etats-Unis. — Sans ornement.
13. Conjonction. — Emotions. — Nom de deux rivières de la Mésopotamie. — Pronom personnel.
14. Celui que le mariage unit. — Anneau d'or ou d'argent.
15. Qui a l'apparence du satin. — Outil de maçon.

Nouvelles de Hollywood

■ Entre les prises de vues, Jack Benny et Fred Allen ne cessent de s'envoyer des « wise cracks », comme on dit en jargon américain. L'autre jour, Jack, ayant appris que Fred s'entraînait à la boxe, lui lança un défi. « O. K., répondit Fred, ça va être un beau combat : j'ai deux poings et Jack a deux faces ! » Mais Jack ne fut pas long à répliquer : « Le dénommé Fred Allen a un physique si peu imposant qu'au bout de trois secondes, je ferai du *shadow boxing.* »

■ Julien Duvivier, metteur en scène français qui nous donna *Maria Chapdelaine*, produit actuellement son premier film américain. Il s'agit de *I Have Been Here Before*, dont la vedette est Merle Oberon.

■ Aux studios Columbia, Cary Grant et Irene Dunne terminent *Penny Serenade*. Dans la distribution on remarque Frank Morgan, Lynton Brent et Edgar Buchanan. Dans ce film, on assistera à un tremblement de terre à Tokio, dont le réalisme est, paraît-il, vraiment extraordinaire.

■ Beaucoup croient qu'il n'y a que trois sœurs Lane. Au vrai, elles sont cinq : Priscilla, Rosemary, Lola, Martha et Leota. Seule Martha a choisi la carrière matrimoniale, si l'on peut dire. Priscilla, Rosemary, Lola et Leota ont adopté le nom de Lane comme nom de théâtre. Leur véritable nom est Mullican. Les trois premières sont bien connues au cinéma. Quant à Leota, elle est chanteuse de cabaret, à New-York ; elle habite un luxueux appartement sur Riverside Drive.

■ Robert Montgomery appartient à une famille très riche ; son père est vice-président de la New York Rubber Company ; sa mère est Mary Wead Bernard. Il n'a qu'un seul frère, Donald.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

BLONDES et BRUNES

BLONDES ET BRUNES AIMENT LES BEAUX ROMANS D'AMOUR DE "LA REVUE POPULAIRE". CHOISIS PAR UN JURY D'EXPERTS, CES ROMANS FORMENT AU BOUT DE L'ANNEE UNE PETITE BIBLIOTHEQUE DONT VOUS NE VOUDREZ PLUS VOUS SEPARER. BLONDES OU BRUNES OU ROUSSES, LES HEROINES DE NOS ROMANS VOUS FONT VIVRE DE DOUCES HEURES D'EMOI . . .

LA REVUE POPULAIRE

LA REVUE POPULAIRE est un magazine complet : roman d'amour choisi par un jury expert; articles sur la Radio, le cinéma, la littérature, l'histoire, les beaux-arts, l'actualité; chroniques nombreuses: sport, histoire naturelle, cuisine, pages féminines de Francine, modes, nos vieilles familles canadiennes, arts domestiques, notre effort de guerre, etc.

LA REVUE POPULAIRE est un magazine canadien publié pour les Canadiens par des Canadiens.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver $2 pour un abonnement de DEUX ANS à LA REVUE POPULAIRE.
(Pour le Canada seulement)

Nom .....

Adresse .....

Localité .....

Province .....

Notre roman complet pour janvier :

LES COEURS REFLEURISSENT

par ROGER REGIS

Nos trois magazines se complètent comme les instruments d'un trio musical. Ils forment une harmonie à nulle autre pareille !

LE SAMEDI

Le seul magazine hebdomadaire au Canada !

Il aura cinquante-trois ans cette année et il est toujours jeune !

Il est complet : romans, contes et nouvelles, articles de vulgarisation scientifique, pages amusantes, recettes de cuisine, modes, chronique historique, nombreuses rubriques utiles et intéressantes, etc., etc.

LA REVUE POPULAIRE

Comme son nom le veut, c'est le plus populaire des magazines mensuels du Canada français !

Vous y trouvez tout ce qui vous intéresse : un roman complet, des articles sérieux, des récits de voyages, de nombreuses photos, des dessins artistiques, des modes, des pages féminines, etc. C'est un magazine luxueux — à 15c seulement — que vous pouvez être fière de montrer à vos amies.

LE FILM

Le plus intéressant magazine de cinéma en français au Canada !

Photos nombreuses et bien choisies.

Articles et renseignements sur les cinémas français et américain.

Des mots croisés.

Correspondantes à Hollywood et en France

$5 par année pour nos trois magazines

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **$5.00** (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux **TROIS** magazines : **LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE** et **LE FILM.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada